



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

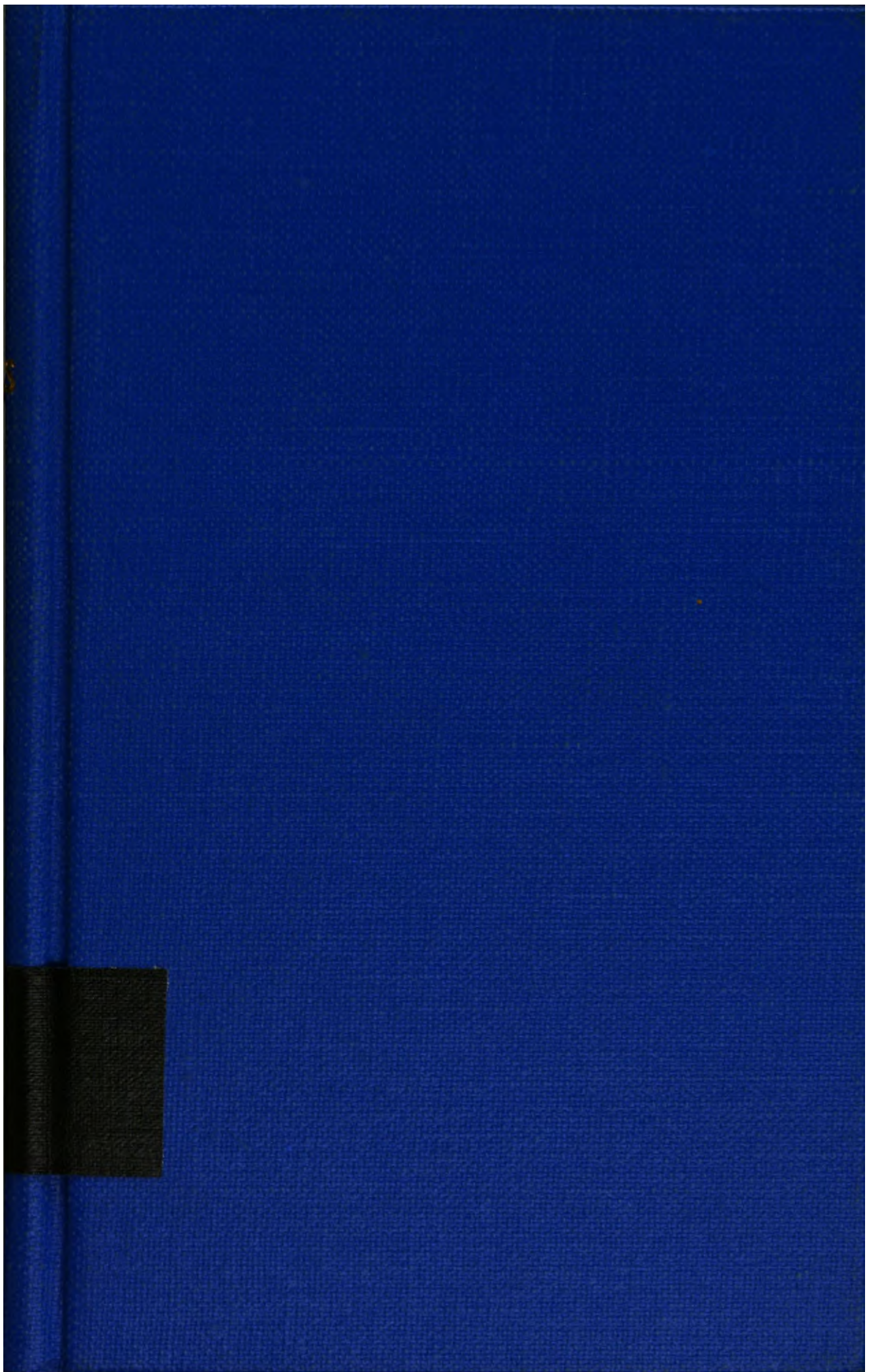
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





~~A/Y 7887 A. 1~~  
REP. F. 3913









~~A/Y 7887 A. 1~~  
REP. F. 3913







GUY DE TOURS



POËSIES

★

1



TIRE A 450 EXEMPLAIRES  
tous numérotés

350 sur papier vélin, nos 101 à 450.  
100 — de Hollande, nos 1 à 100.

---

N<sup>o</sup> 

PREMIÈRES OEUVRES  
&  
SOUSPIRS AMOUREUX

DE  
GUY DE TOURS

AVEC PRÉFACE & NOTES

PAR  
PROSPER BLANCHEMAIN



*PARIS*  
LÉON WILLEM, ÉDITEUR

2, RUE DES POITEVINS, 2

1878



TAYLOR INSTITUTION

UNIVERSITY

26 APR 1968

OF OXFORD

LIBRARY



## NOTICE SUR GUY DE TOURS

---

A OCTAVE UZANNE

CHER AMI,

*Laissez-moi vous offrir un prédécesseur de ces gentils poètes de Ruelles, que vous rééditez avec tant d'esprit et d'élégance.*

*Le petit volume qui renferme les Poésies de Guy de Tours est des plus rares; aussi l'a-t-on peu lu et, sur la parole de La Monnoye et du bon abbé Gouget, on en a assez dédaigneusement parlé. La Monnoye était caustique et peu bienveillant; l'abbé Gouget, comme ecclésiastique, ne pouvait guères s'étendre sur l'éloge d'un poète es-*



*sentiellement amoureux ; aussi trouve-t-il qu'il a beaucoup à se faire pardonner.*

*Vous partagerez plutôt, je l'espère, l'avis des auteurs des Annales poétiques, de Viollet-le-Duc et de quelques autres, qui ont lu les vers du poète Tourangeau avec des yeux moins prévenus et l'ont plus équitablement apprécié.*

*Pour nous, sa poésie est tendre, fluide, harmonieuse ; il sent profondément et s'exprime avec beaucoup de naturel ; l'ardeur de son tempérament l'entraîne parfois jusqu'aux limites de la décence ; mais il sait, mieux que ses contemporains en général, esquiver l'image scabreuse et ne jamais descendre jusqu'à l'obscénité. Ce n'est certes point un livre à mettre dans les mains des jeunes filles ; mais il faudrait être doué d'une bien étroite prudence, pour y voir autre chose que des amours naïves, naïvement exprimées, par un jeune cœur qui cherchait à emprunter, pour mieux rendre sa pensée, le langage de Théocrite, d'Anacréon, de Catulle et celui des chan-*

*teurs amoureux qui étaient au même temps que lui le retour des Muses en France. S'il n'atteint pas la hauteur de Ronsard, il n'a rien qu'il puisse envier aux Tahureau, aux Baïf, aux Olivier de Magny, aux Durand de la Bergerie et autres poètes mignards de la Renaissance.*

*Sa vie, copiée sur les manuscrits de Colletet pour M. Taschereau, a été ainsi soustraite au criminel incendie de la Bibliothèque du Louvre. Mais, comme cette notice a été composée, non pas par Guillaume Colletet, mais par son fils François, qu'elle est fort prolixie et, sauf les appréciations personnelles du biographe, ne contient aucun détail qui ne soit tiré des œuvres de Guy, nous en userons avec moins de respect que s'il s'agissait de pages émanées de Guillaume.*

*En définitive, Colletet le père, malgré sa déplorable manie d'épouser ses servantes était un homme d'esprit et de goût, un membre distingué de l'Académie française, un poète agréable, un Bibliophile et un*

*amateur d'autographes, sachant user avec un discernement judicieux des livres et des documents qu'il possédait, tandis que son fils, pauvre gratte papier, errant et famélique, aussi léger d'esprit et de savoir que d'argent, enfle en vain son style et ne parvient qu'à peine à parodier son père.*

• *Guy de Tours, dit-il, naquit dans cette fameuse ville dont il voullut porter le nom, ce qu'il fit à l'exemple de ce grand historiographe Grégoire de Tours, son compatriote ; car comme le nom de Michel était son nom propre, ainsi que je l'ai reconnu par une anagramme latine où, dans Micael Guido, il trouve Gaude mi, Clio ! de mesme le nom de Guy, et non pas de Tours, c'étoit véritablement le nom de sa famille ; ce que j'apprends d'un sonnet qu'il fit sur la mort de son père, nommé pareillement Michel Guy, procureur au siège présidial de Tours, décédé l'an 1595, âgé de 65 ans. (1) Or,*

(1) Tome \*\*, page 89. — Nous avons cru devoir remplacer par des renvois toutes les citations, qu'à l'exemple de Guillaume, François arrange à sa façon.

*qu'il soit né à Tours, il le témoigne expressément lui-même dans une de ses odes (1). Comme il étoit fils d'un homme qui faisoit profession de suivre le Palais, il le suivit aussi, puisqu'il y exerça la charge d'avocat, comme il le dit encore luy-mesme. Ce qui n'empescha pas pourtant que, suivant l'inclination qu'il avoit naturellement à la poésie françoise et latine, il ne quittait souvent le sérieux employ du barreau pour s'aller divertir sur Parnasse (2).*

*« En effet il composa beaucoup de vers, qu'il fit s'imprimer à Paris, in-12 (par Jean du Carroy et publier (par N. de Louvain, libraire au Palais) l'année mesme de la naissance de Guillaume Colletet, mon père, je veux dire l'an 1598 (3) et leur donna pour titre : Les premières œuvres et souspirs amoureux de Guy de Tours. »*

(1) Tome \*\*, p. 101.

(2) Tous ces détails sont tirés de la même pièce de vers. T. \*\*, p. 101.

(3) Ces mots démontrent que la notice est bien réellement de François Colletet.



*Cette suite de phrases enchevêtrées renferme tous les détails donnés par Guy de Tours, sur son père et sur lui-même. Le biographe, à l'aide d'un calcul facile, eût pu retrouver la date de la naissance du poète. Guy rapporte en effet qu'il commença à aimer son Ente à 20 ans (p. 28 ci-après) et qu'il l'aima cinq ans (p. 39). Son amour pour Anne dura cinq autres années, pendant les guerres que soutint Henri IV pour conquérir son trône (p. 97). Or le Roi abjura et entra dans Paris en 1592 ; Guy avait donc environ trente ans à cette époque et devait être né vers 1562. Il résulte également de la plainte sur la mort de son père (T. \*\*, p. 9) que celui-ci avait eu avant lui plusieurs enfants ; car dans la même pièce, il déplore la mort de son plus aîné beau-frère.*

*F. Colletet passe ensuite à l'analyse du volume, qu'il commence par déprécier, pour se montrer ensuite moins sévère et arriver enfin à une admiration presque sans réserve.*

« *La première partie contient plusieurs odes, chansons ou élégies, composées en l'honneur d'une maîtresse, qu'il appelle d'un nom assez bizarre : Son Ente. Voici un de ces sonnets, plus riche en rimes qu'en élocution :*

On ne void tant, sous une nuit seraine (1) etc.

« *Son petit poème de la Puce (p. 24, ci-après) est meilleur et, à mon gré, il s'en trouve de pires parmi ceux qui remuèrent si agréablement les puces de la belle et savante Catherine des Roches (2).*

« *Les sonnets dont il composa en détail le portrait de son Ente, et qu'il dédia à Ronsard, sous ce titre : A Monsieur de Ronsard, Roy des Poètes françois, sont remplis de quelques pensées les unes assez raisonnables, les autres assez importées (3) ;*

(1) C'est le sonnet VI, p. 4 de ce volume. Je le trouve pour ma part assez gracieux.

(2) En 1579, aux grands jours de Poitiers, les poètes et jusqu'aux plus graves magistrats s'égayèrent dans des vers grecs, latins et français, au sujet d'une puce aperçue sur le sein de Mlle Catherine Des Roches, par Estienne Pasquier. — Ces vers sont en général des plus médiocres.

(3) Il veut dire *déplacées*.

*mais toutes exprimées d'un air qui tient fort peu de ce feu lumineux, dont les grands génies ont accoustumé d'animer leurs beaux vers surtout la fin des sonnets, qui doit être plus vive et plus forte que le commencement, est d'ordinaire si faible, qu'elle n'a rien qui flatte, ny qui ravisse le lecteur.*

*« La seconde partie contient encore, comme la première, plusieurs sonnets, plusieurs odes, etc., composés en faveur d'une seconde maîtresse qu'il appelle son Anne (1) Ces vers sont à peu près de la force des autres et, comme en Espagne il faut faire beaucoup de chemin pour apercevoir la*

(1) Goujet conjecture que ce serait une demoiselle Anne de La Salle, à qui il adresse ailleurs d'autres vers. Ce pourrait aussi bien être Anne Beauhère, objet d'un sonnet acrostiche (T. \*\*, p. 69). D'autre part Anne n'est peut-être pas son vrai nom. Il la qualifie à tout propos d'*Angelique*, qu'il écrit avec un A majuscule.

Quant à son Ente (évidemment un nom supposé) une élégie qu'il lui adresse peut faire penser qu'elle s'appelait Adrienne la Belle. Ailleurs il nomme la sœur de son Ente : Renée la B. initiale du nom de La Belle (voyez l'élégie p. 7 de ce volume.)

*pointe d'un clocher, il faut lire aussi beaucoup de ses sonnets devant que d'en rencontrer un qui finisse par une noble pointe (1). Celui-ci ne m'a pas semblé mauvais pour le sujet, puisqu'il est du moins un peu plus vif et plus animé que les autres :*

Que dans cette eau ne la tiens-je aussy nue ... (2)

*« En voicy un autre qui me semble merveilleusement bien dans le sens de la fable et que j'appellerois presque Divin, si l'élocution en était un peu plus noble et plus pompeuse. Pour l'entendre, il se faut souvenir que sa maistresse se nomme Anne et qu'il parle à elle, comme si elle estoit celle-là mesme que Virgile introduit dans le IV<sup>e</sup> livre de l'Æneide parlant à la Reine Didon. Ainsy le fameux Petrarque parle souvent à sa belle Laure, comme si elle estoit cette mesme Daphné qu'Apollon changea véritablement en laurier. Ainsy le grand Ronsard parle quelquefois de sa*

(1) Ces sonnets qui se terminent en pointe de clocher ne sont-ils pas le triomphe du mauvais goût ?

(2) P. 41 Sonnet VI.



*chere Cassandre, comme si elle etoit la royale fille de Priam, qui portoit le mesme nom dans l'ancienne Troye :*

Tu conseillois à ta germaine Elise (1)...

« *J'avoue que plus je considere le sens de ce sonnet et plus je le trouve excellent. Cinquante sonnets de nos jeunes courtisans, pleins de paroles antithétiques et vuides de sens, n'esgaleront jamais celuy-là... »*

*Et voilà notre François parti, monté à un diapason d'éloges à outrance, dont il ne se départira presque plus ! Ce n'est pas avec ce défaut de suite, de réflexion et de maturité, que jugeait Guillaume. Ecoutons-le continuer :*

« *Cet autre sonnet qu'il adresse à son Bocage et qui commence ainsi :*

*Crois vistement, ô mon petit bocage (2)... est fort naturel et fort gentil..... Celuy qui commence :*

*Toute chose ayme et n'y a rien que vous (3)... est plein de bonnes pensées et mon père*

(1) P. 40, Sonnet V.

(2) P. 49, S. XXII.

(3) P. 50, S. XXIV.

*souhaitait, pour la gloire de cet auteur, que tous ses autres vers luy ressemblassent.*

*« Il y a des chansons aussy, qui sont fort naïfves, voire mesme qui sont poétiques et fort excellentes. — Celle-cy est de ce nombre :*

*Je suis amoureux d'une fille, etc. (1)...*

*Et le reste qui ne cede point à cet agréable commencement.*

*« La comparaison continuelle qu'il fait, dans un de ses sonnets, de Cupidon avec son Anne (2) est aussy juste et aussy bien tournée que pas une que peut-estre que l'on puisse jamais voir.*

*« A propos de quoy je diray que mon père, comme je l'ay remarqué dans ses mémoires sur la vie de nostre Guy de Tours, ne pouvoit souffrir les mots équivoques, qui sont à éviter dans notre féconde poésie, puisqu'ils impriment d'abord je ne sçay quelle image dans l'esprit, qui n'est pas celle que veut imprimer l'auteur.*

(1) P. 54,

(2) P. 61, S. I.

*Il appelle le second et le troisieme livre de ses Amours : Les souspirs amoureux en faveur de son Anne. Ces trois derniers mots sont chocquans autant que le nom de Rossa, dont le plus delicat et le plus steury de tous les poètes latins de notre siècle, Daniel Heinsius, a voullu baptiser sa maistresse. Est-il possible que ce grand personnage, qui sçeut tout, ait ignoré que le nom de Rossa est comme qui diroit Rosse et que ce mot odieux et ridicule parmy nous ne se prend jamais qu'en très-mauvaise part ? Ne pouvait-il pas l'appeler Rose, Rosa, ou luy donner quelque autre nom digne de la beauté de ses vers latins, qui ravissent les plus délicats et qui l'esgalent dans les pensées aux plus riches de toute l'antiquité.*

*« Les petits poèmes du Deffy de combat d'Anne et d'Amour, sa chanson de l'Amour endormy, son ode à Phœbus (1) ont des graces et des beautez que toute la Grece approuveroit et dont le gentil Anacréon*

(1) Voyez page 70 et suivantes de ce volume.

*luy-mesme fairoit beaucoup d'estat. La louange de la Brune, du pré de sa maistresse et de son Bocage à luy-mesme, son Ode de la mort d'un Papillon, du miroir de sa maistresse, de la Cigale qui chante, à l'imitation des poètes grecs et latins, tesmoignent assez qu'il avoit fortifié son beau naturel de la frequente lecture des bons livres et qu'il ne ressembloit pas à ces petits esprits orgueilleux de nostre temps, qui font des vers avant que d'avoir appris à les cognoistre. »*

*F. Colletet passe ensuite au IV<sup>e</sup> livre, qu'il désigne comme troisième partie, considérant sans doute comme une seule partie les deux livres consacrés à sa maîtresse Anne. Cette suite est intitulée : Mignardises amoureuses en faveur de Nérée. Ce nom, qui est probablement l'anagramme de Rénée, pourrait s'appliquer soit à Rénée La Belle, sœur de son Ente, soit à Rénée Hue avec le nom de laquelle il a fait un double acrostiche (T. \*\*, p. 65) mais je ne puis à ce sujet former que des conjectures.*

*« Il a raison d'appeler ce livre Mignar-*

dises amoureuses, continue le *Biographe* ; puisqu'en effet ce ne sont que baisers ardents, que délices et qu'extases, qu'il exprime assez délicatement pour un temps qui n'avoit pas encore toute la délicatesse du monde, qui pensoit à une autre guerre qu'à celle de l'amour, et qui sembloit être le siècle climaterique du Royaume et de ses fleurs de lys.

Ces amours de Nérée sont suivis de quelques autres vers amoureux, faits en faveur d'une autre belle fille qu'il appelle Claude, et dont, en quelques endroits, il rime assez grossièrement le nom avec collaude, raude et autres mots barbares, que le bon poète doit laisser au garçon de collège et de la pedanterie, et, comme ces derniers vers me semblent beaucoup plus froids que les autres, je ne m'eschauffe gueres aussy à les louer, ny à les citer dans cette page.

« La quatrième et dernière partie de ses œuvres est intitulée : *Meslanges*. C'est un recueil de toutes sortes de matières, de poèmes, de sonnets, d'odes, d'épigrammes, etc. »

*Galliot qui, en 1730, préparait une édition des vies de Colletet, et qui avait annexé quelques notes aux M. S. du Louvre, fait observer, avec raison, que cette division des œuvres de Guy de Tours en quatre parties n'est point de l'auteur, qui partagea ses poésies en sept livres, et que c'est à tort que Colletet a imaginé la sienne; mais qu'à celà près, il rend bon compte des œuvres du Poète.*

*Donnons-lui donc une dernière fois la parole, pour achever sa notice :*

*« Le poème qui s'appelle Le Paradis d'Amour, dédié aux Nymphes de Tours, est un ouvrage assez bien inventé, en l'honneur des plus belles dames de cette ville; qu'il nomme et qu'il loue agréablement. Mais, pour ce que j'ay fait assez connaître la portée de son esprit, quelquefois inégal et qui produisoit de bonnes choses et de communes, je n'en parleray point davantage. Je diray seulement que cette quatrième partie, à tout prendre, vaut bien toute seule les trois premières; ce que l'on*





*jugera facilement par la lecture des divers poèmes qui la composent.*

« *Au reste je reconnois, par la lecture de ses vers, et notamment par l'Epitaphe d'un bon bourgeois de Tours nommé Palluau (T. \*\*. p. 95), qu'il estoit capital ennemy de cette ligue, qui s'éleva de son temps en France, qu'il suivit toujours le party du Roi Henry IV, qu'il vesquit dans le sein de l'Eglise Romaine et qu'il n'haddera (sic) jamais à la religion prétendue réformée.*

« *Mais après tout, quelque mérite qu'il ait eu, je vois peu d'auteurs qui aient parlé de luy. Il est bien vray que le tesmoignage qu'en rend son fameux ami Beroalde de Verville en vaut cent à lui seul : Uno Catione laudante, facile temnenda est aliorum reprehensio. « Il mourut environ l'an 1599, ou à l'entrée de 1600, comme je le puis conjecturer par ses derniers ouvrages. »*

*Galliot ajoute en note que l'abbe de Marolles, et La Monnoye en ont seuls parlé, assez dédaigneusement du reste.*

*Il prétend en outre que Guy était marlé*

*et président au Présidial de Tours ; mais la pièce sur laquelle il s'appuie est adressée non pas à la femme du poète, mais à celle de Victor Gardette, conseiller du Roy et son lieutenant général au pays et duché de Touraine.*

*Quant à l'époque où mourut notre poète(1), s'il est impossible de la fixer, je puis du moins la reculer jusqu'après l'année 1611, où il publia à Paris, chez Gilles Corrozet, un roman in-12, intitulé : Les Amours de Paris et de la Nymphe Œnone. On peut conjecturer qu'il abandonna Tours, peu après la mort de son père, pour aller demeurer peut-être jusqu'à la fin de sa vie, à Paris, où les deux seuls ouvrages de lui que l'on connaisse ont été imprimés.*

*Et maintenant, Cher Octave, vous savez,*

(1) Il était fort malade peu avant la publication de son livre, ayant été grièvement frappé dans un guet-à-pens que lui avait dressé un nommé Grelurette, avec qui il avait eu maille à partir ; mais il ne mourut pas de ses blessures.



*sur le comte de Guy de Tours, tout ce qu'il m'a été possible d'apprendre. Je vous ai donné, sur ses poésies, mon opinion en quelques mots et celle beaucoup plus développée de François Colletet. L'œuvre est sous vos yeux ; il ne vous reste plus qu'à l'apprécier vous même.*

*Choisissez pour cela quelqu'un de ces beaux jours printanniers, où l'esprit et le cœur sont indulgents, et jeunes : allez, s'il est possible, la lire à requoy dans quelque coin écarté à l'orée d'un bois, la tête à l'ombre et les pieds au soleil, bercé distraitement par le gazouillis de quelque ruisseau, les chants des fauvettes et les roucoulements des colombes.*

*Car le livre que je vous présente, tout frais, tout ensoleillé, tout palpitant des joies passionnées du poète (défunt, hélas ! depuis trois siècles) est un livre de Printimps, de Jeunesse et d'Amour !*

*A vous de cœur,*

PROSPER BLANCHEMAIN.

LES  
PREMIERES

OEUVRES POE-  
TIQUES ET SOVSPIRS

AMOVREUX DE GUY  
de Tours.

*DEDIEZ*

*A Monseigneur le Grand Escuyer  
de France.*



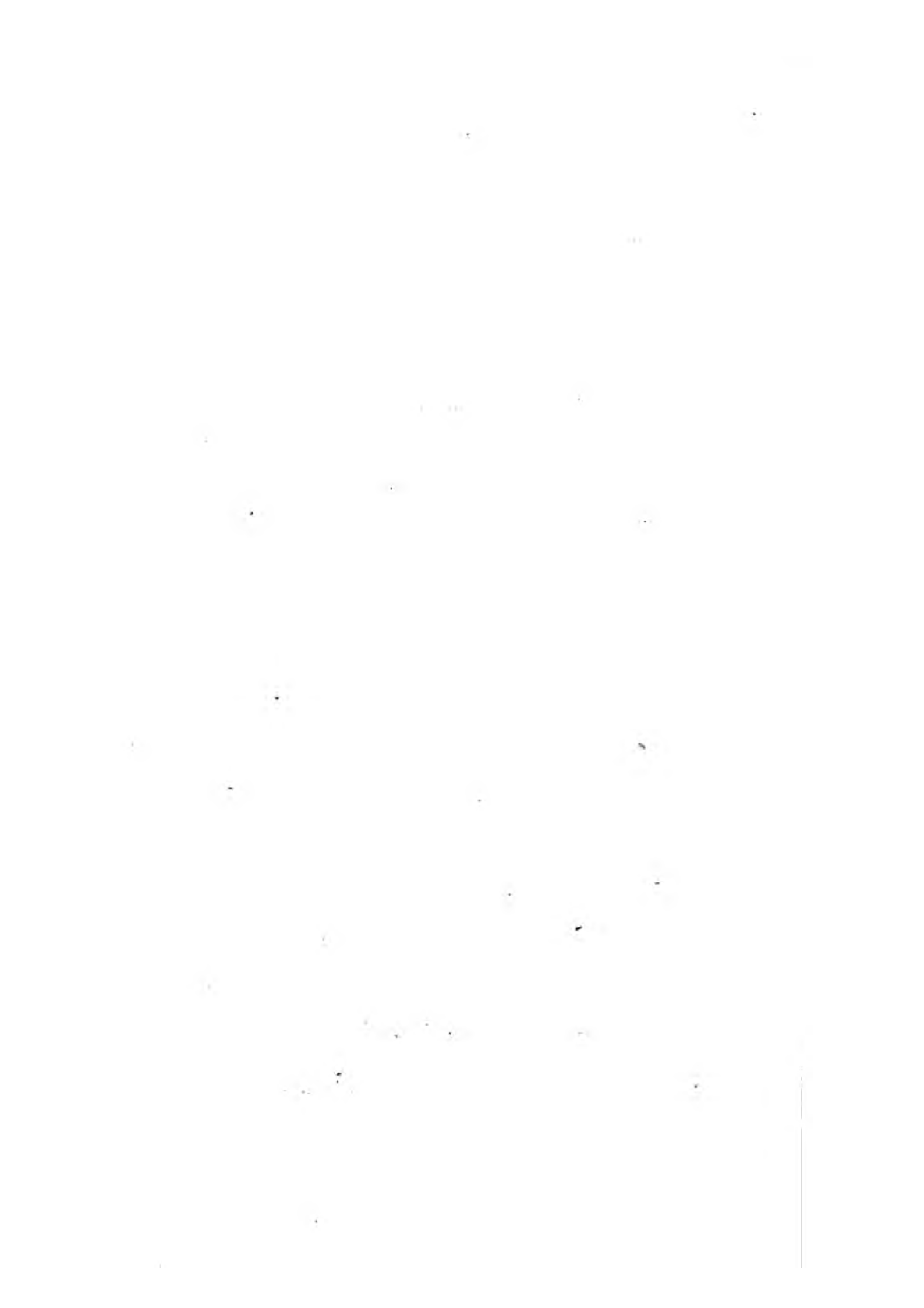
A PARIS,

Pour NICOLAS DE LOVVAIN, tenant  
sa boutique sur le perron de la grand salle  
du Palais, vis à vis la gallerie par où  
lon va à la Chancellerie.

---

*M. D. XCVIII.*

Avec priuilege du Roy.





A TRÈS-NOBLE ET TRÈS-ILLUSTRE

SEIGNEUR, MESSIRE ROGER DE BELLEGARDE,  
GRAND ESCUYER DE FRANCE, CHEVALIER DE  
L'ORDRE DU ROY, PREMIER GENTILHOMME DE  
SA CHAMBRE ET CAPITAINE DE CINQUANTE  
HOMMES D'ARMES DE SES ORDONNANCES.

*Vous desdiant ces vers, je ressemble aux oyseaux  
Qui cherchent és-forests les arbres les plus beaux  
Et les plus eslevez en la campagne claire  
Des regions de l'air, pour y faire leur aire;  
Afin que leurs petits esclos et bien munis  
De vestemens plumeux au départ de leurs nids,  
Pratiquent dedans l'air les chemins plus faciles  
A desployer au vent leurs ailles imbeciles.*

*De mesme j'ai cherché cette insigne grandeur  
Qui vous fait surnommer LE GRAND par la rondeur  
De tout cet univers, pour choisir de la cyme  
Un beau train dans le ciel à ma naissante ryme,  
Ryme qui, en despit de l'envieux effort,  
Deffendra vostre nom des rigueurs de la mort.*

*Magnanime Seigneur, en qui l'œil de la France  
Void, comme en un miroir, toute son excellence  
Ne me desdaignez point ; j'espère quelque jour.  
Ayant pour phare heureux le feu de vostre amour,  
Chanter à nos neveux les antiques faits d'armes  
De vos nobles ayeulx invincibles gens-d'armes,  
Et puis d'un vent plus fort ma trompette animant,  
J'envoyrai vos valeurs jusques au firmament,  
Et comme mille fois vostre ardeur martiale  
Vous a fait desdaigner la menace fatale  
De nos fiers ennemis, qui violant tous droicts,  
Desirent envahir le sceptre de nos Roys ;  
Et comme pour le bien de nos françoises Gaules  
Vous avez eu six ans le fer sur vos espauls,  
La teste dans l'armet, le coutelas au poing,  
Secourant nos Henrys et vous mesme au besoing.  
Vous Princes, vous Seigneurs, dont la vaillance extrême  
A remis en honneur le François Diademe  
Et arraché des mains de nos fiers ennemis,  
Qui jà dessus leur chef le pensoient avoir mis,  
Pardonnez moy, benins, si j'ose temeraire  
Dire qu'aucun n'esgale au mestier militaire  
Ce TERME des François, sur qui nostre repos  
Est sis comme le ciel dessus ses deux pivots ;  
Sous la valeur duquel nostre Roy se hazarde  
Aux combats ; car il est luy seul sa BELLEGARDE*

*O valeureux Roger, dont le courage prompt  
Doit atterrer l'orgueil de ce fier Rodomont,  
Levez de vostre armet la visièrre abaissée  
Et d'une œillade en bas doucement enfoncée,  
Regardez ce present, qu'entre tant de canons,  
De soldats valeureux, de braves Gonfanons  
J'appan dévotement aux pieds de vostre gloire,  
Pour arrhes d'un plus beau que je rendray notoire  
Avant qu'il soit longtemps, s'il vous plaist d'œillader  
D'un bon œil ce premier qui desire aborder  
Au paisible sejour du hâvre de vos graces,  
Afin de s'asseurer encontre les menaces  
Du Charybde envieux qui grondant de fureur  
L'engloutira soudain, s'il n'a vostre faveur.*

*Votre tres-humble et tres-obeissant  
serviteur*

*GUY DE TOURS.*





## A MONSIEUR GUY DE TOURS

AVOCAT

### SONNET SUR SES AMOURS.

—

*Grand est l'honneur, mon Guy que tu t'acquier  
En tes discours, soit qu'on te puisse entendre,  
Dans un barreau, demander ou deffendre,  
Soit que tu parle entre tes familiers.  
Mais ce n'est rien au prix de ces lauriers  
Tousjours vivans que la Muse sçait prendre  
D'Apollon mesme, afin de les estendre  
Dessus ton chef, pour tes justes loyers.  
Les vers chantez en faveur de ton ENTE,  
Ceux d'ANNE aussi te donnent une attente  
Du mesme honneur qui fait vivre Ronsard,  
Qui oseroit te nier telle gloire ?  
Veu qu'en naissant les filles de Memoire  
T'ont enrichy, comme luy, de cet art.*

MOREAU DE NEUFVIZ.

QUATRAIN.

*A Monsieur GUY, sur ses amours.*

*Guy, ne te vante plus que de ta docte veine  
Soient escoulez ces vers adoucis par ta main.  
Amour en est l'auteur, tu n'es que l'escrivain ;  
Amour en a le los, tu n'en as que la peine.*

J. GOULU.

ANAGRAMMATISMUS.

*Micael-Guido.  
Gaude-mi, Clio.*

*A Monsieur Guy de Tours.*

*Avec tant de diverses larmes  
On a gemi dessous les armes  
De l'Enfant prince de nos cœurs,  
On a par tous les artifices  
Que les amans trouvent propices  
Fait voir de l'Amour les ardeurs :  
De quelles pointes amoureuses,  
De quelles flammes plus heureuses  
Peux-tu doncques estre agité ?  
Qui te fait, après tant d'atteintes  
Repousser tes nouvelles plaintes  
Pour une nouvelle beauté ?*



*Dieu ! que l'Amour a de puissance,  
De secrets et de cognoissance,  
Qu'il communique aux langoureux !  
Dans son abondance tu trouves.  
Aux doux ennuis que tu esprouves  
Ces doux remedes amoureux.*

*Bien-heureux puisque tu peux dire  
Le travail que ton cœur sospire,  
A ta Maistresse le contant,  
Et plus heureux puisque la belle,  
Qui sait que tu brusles pour elle,  
Recognoit que tu meurs constant.*

*Qu'ainsi ma nouvelle maistresse  
Jette l'œil dessus ma destresse  
Et reçoive mon amitié ;  
Vueille l'Amour que je lamente  
Aussi doucement que tu chante,  
Pour enfin l'induire à pitié !*

BEROALDE.





LE  
PREMIER LIVRE  
DES  
SOUSPIRS AMOUREUX  
DE GUY DE TOURS

---

SONNETS EN FAVEUR DE SON ENTE.

I

Vous qu'esperance et fortune traitresse  
Vont abusant, vous qui passez le jour  
Assujectis sous l'empire d'Amour  
Et sous la loy d'une ingrate maistresse ;  
Vous qu'un regret éternellement presse,  
Vous qu'un soucy devore sans sejour ;  
Vous qui sentez le bec de ce vautour  
Qui châtia la faute larronnesse ;  
Lisez ces vers, pour vos yeux seulement  
Je les ay faits et non pour bravement  
Me voir au chef la Delphique couronne :  
A un tel bien je n'aspiray jamais !  
Il me suffit si mon mal desormais  
Par compaignie allegeance vous donne.

II

Lorsque Venus vit la beauté de celle  
Qui fait les traits ès forges de ses yeux  
Que Cupidon, le grand maistre des Dieux  
Dedans mon cœur trop fierement recelle,  
Dit, en pleurant : « Ha la belle Pucelle !  
Se peut il voir sous la voûte des cieux  
Nymphes qui ait le ris si gracieux,  
Ny l'œil si beau ny la bouche si belle ?  
Je croy que non ? Et si le beau Pâris  
En Ide eust veu le pourpre de son ris  
Et l'Orient de sa face adorée,  
A ma beauté n'eust esté si courtois ;  
Ains l'estimant seule plus que les trois  
Que nous estions, l'eust du prix honorée ! »

III

Ni par le Ciel les estoilles errantes,  
Ni par la mer les grands vaisseaux ramez,  
Ni par les champs les Paladins armez,  
Ni par les bois les feres bien courantes  
Ni par les prez les fleurettes riantes,  
Ni le fleutis des oiseaux emplumez,  
Ni les ruisseaux de murmure animez,  
Ni des jardins les herbes odorantes,  
Ni les responds des parlantes forests,  
Ni du soleil les courses et les raiz,  
Ni la clarté d'une lune serene  
Ne donne tant de plaisir à mes yeux  
Que la beauté d'une Ente, dont les Dieux  
Ont enrichi nos vergers de Touraine,

IV

Que gaignez-vous de m'estre si cruelle !  
Ne pensez pas que votre cruauté  
Fasse amoindrir ma ferme loyauté :  
La cruauté ne peut rien decontre elle.  
Tandis qu'aux os j'auray de la mouëlle  
Et dans mon cœur quelque esprit arrêté,  
J'adoreray vostre extremesme beauté ;  
Et si j'y faulx, que meschant on m'appelle.  
L'aveugle Archer du bel or de son trait  
Si vivement en a peint le portrait  
Dedans mon cœur sa demeure ordinaire,  
Que ni le temps, ni la Parque, ni vous,  
Ny vos rigueurs, ny vos aspres courroux,  
Ny moy, n'avons pouvoir de l'en defaire.

V

Avec Amour ma Dame traversoit  
A pas contez la largeur d'une prée  
Vn beau matin que l'Aube diaprée  
A se lever encore commençoit :  
Jà l'Orient à longs traits rougissoit,  
Sous le vermeil de sa face pourprée  
Et jà desja dessus nostre contrée  
Le nouveau jour peu à peu s'advançoit,  
Mais aussitost que ceste belle Aurore  
Eut veu le beau des beutez que j'adore,  
S'alla cacher de vergogne qu'elle eut  
De se voir moindre en divine elegance  
Qu'une beauté de naturelle essence  
Et en pleura, tant cela luy despleut.



VI

On ne void tant sous une nuict seraine  
De feux au ciel briller de tous costez,  
On ne void tant en May de nouveautez  
Par les jardins de ma belle Touraine ;  
On ne void tant en Egypte d'Areine,  
Qu'on apperçoit de divines beautez,  
De Cupidons, d'honnestes cruautez  
Dessus le sein de ma chaste Sereine.  
Là deux tetons couronnez de rubis  
Bossant un peu leurs trop justes habits  
Sous un cambré rondement apparoissent ;  
Là mes desirs, là mes affections  
Là mes amours privez de fictions,  
Là sans espoir mes esperances paissent.

VII

Ville de Tours, honneur de ma naissance,  
Ne pense pas que pour tant de bons fruicts  
Qu'abondamment tous les jours tu produicts,  
Dicte tu sois le jardin de la France.  
Pour ce sujet tu n'as la jouyssance  
D'un tel honneur, qui fait que tu reluis  
Par tout le monde et qu'icy tu jouys  
D'un los, sur qui le trespas n'a puissance.  
Sont les beautez de ceste Ente, mon Tours,  
A qui, loyal, j'ay voué mes amours,  
Qui te font vivre en une telle gloire :  
Sont ses beautez qui sont ces belles fleurs  
Et ces bons fruicts qui font que tels valeurs  
Sont pour jamais au temple de Memoire.

VIII

Voicy le coudre où ma sainte Angelette  
Se vint asseoir pour y prendre le fraiz  
Et pour s'armer à l'encontre des raiz  
Que le soleil du trebuchet nous gette.  
Voicy le coudre où je la vy seulette,  
Où mes deux yeux humerent à longs traiz  
Le doux venin qu'enfantent ses attraiz,  
Attrreiz autheurs de ma flamme secrette.  
Ce l'est vrayment, et pour ce, mes Amis,  
En reverant la beauté qui m'a mis  
L'amour au cœur, beuvons sous sa ramée :  
Sus que chacun tarisse jusqu'au fond  
Autant de fois ce goubelet profond  
Qu'y ay de fois baisé ma bien-aymée.

IX

Je ne voy rien que moy seul douloureux,  
Soit par les prez, ou soit par les boccages,  
Soit par le vuide, ou par les marescages,  
Ni que moy seul miserable amoureux.  
Les papillons, par les prez odoreux  
Les cerfs legers à l'abry des fueillages,  
L'oiseau par l'air, les poissons aux rivages  
Traittent l'amour et vivent bien heureux.  
Mesme je voy que le rampant lierre  
A son plaisir estroittement enserre  
Des grands ormeaux le tige nouailleux ;  
Bref par les prez, par les bois, par le vuide  
Par les ruisseaux, mon Cousin, je ne cuide  
Qu'il y ait rien plus que moy malheureux.

X

Petit contouer, où ma gentille Dame,  
A la faveur des tenebres du soir,  
Aupres de moy se souloit venir seoir  
Pour discourir de nostre sainte flame,  
Quand je te voy sans elle, je me pâme  
Et suis contraint de la mort recevoir,  
Car tout autant que je suis sans la voir  
Je suis sans cœur, sans pouvoir et sans ame.  
Elle est mon Tout; d'elle entierement sort  
Mon bien, mon heur, mon destin et mon sort,  
Mon amitié, mon soing et mon envie,  
Et tout ainsi que le chaud du soleil  
Donne estre à tout, le feu de son bel œil  
Me donne force, accroissance et la vie.

XI

Puisque les champs jouyssent de ma belle  
Je veux quitter les villes et les cours,  
Je ne veux plus demeurer dedans Tours  
A celle fin d'habiter avec elle.  
Desja Venus s'est faite pastourelle  
Et son enfant, le Prince des Amours,  
Apprend desja les champestres discours  
Pour luy tenir une escorte fidelle.  
L'honneur, le bien, les graces, les beautez  
Les jeux, les ris y vont de tous costez,  
Fuyant l'orgueil et la pompe des villes.  
Allons y donc; suyvons ces Deitez!  
Il est de fer qui demeure aux citez,  
Puisque les champs ont choses si gentilles.



XII

De quel present, de quelle recompense  
Pourrois-je bien, Cousin, récompenser  
Ce tant heureux agreable penser  
Qui me fait veoir ma Dame en son absence ?  
Si j'estois Roy, de prodigue despense  
Je luy ferois un beau temple dresser  
Où chacun jour je l'irois encenser  
Haut invoquant sa divine puissance.  
Par ce penser, mon Cousin, je ne suis  
Jamais absent de ma Dame et ne puis  
Croire qu'ell' soit absente en son absence.  
Par lui tousjours je l'ay devant les yeux,  
Je l'ay au cœur, je la trouve en tous lieux  
Et prés de moy nuit et jour je la pense.

ELEGIE

Puisque tu veux sçavoir, Maistresse, en quelle sorte  
Je vy loin de ton œil qui tout mon bonheur porte,  
Et quels sont mes esbats, et à quels pasetemps,  
Attendant ton retour je despense le temps,  
Lis cet escrit, Maistresse, où sans fard et sans feinte,  
Ainsi qu'en un tableau telle chose est despeinte.  
Helas ! je ne vy pas ! ou je vy tout ainsi  
Que fait loin de Phœbus le jaunissant souci.  
Helas, combien, hélas ! ton absence, ma Dame,  
M'eust elle mis de fois sous la commune lame,  
Sans ce divin espoir qui m'a tousjours traicté  
Et comme son enfant chèrement alaicté,  
M'accompagnant toujours, assurant mon attente  
De luy faire revoir les beaux yeux de mon Ente,



Son or fin estallé en forme d'un croissant,  
A l'entour de son front sans fraude rougissant,  
Les roses et les lyz de sa poupine joue  
Et sa bouche vermeille où Mercure se joue  
Entre mille devis, bouche qui souriant  
Nous monstre des joyaux autant que l'Orient  
Et nous emmusque plus de ses douces haleines  
Que le musc enfanté des Arabiques plaines,  
Son sein plus blanc que laict et les rouges boutons  
Enchassez au sommet de ses jeunes tetons.

Il ne me reste plus qu'à t'écrire, Ma Dame,  
A quels ebatemens je devide ma trame.  
C'est à me promener par les lieux esgarez  
Au travers des taillis du peuple séparez  
N'ayant avecque moy, pour compagnon fidelle  
Que le seul souvenir d'Adrienne la Belle,  
Souvenir qui toujours au cœur me demourra  
Et qui fidellement avecques moy mourra,  
Afin que sous la terre encore il me souviene  
Aussi bien que dessus de ma Belle Adrienne,  
Puis, en ce souvenir, et ayant le regard  
Tout noyé de mes pleurs et tourné de la part  
Où tu sejournes trop pour moy trop miserable,  
C'est de dire ces mots d'un accent pitoyable :  
— « Ha ! chasteau de Bagneux, que je t'estime heureux  
Non pour estre avoué d'un seigneur valeureux,  
Non pour avoir un mur dont le flanc et le feste  
Ne craignent des canons l'homicide tempeste,  
Non pour tes grosses tours, non pour tes bastiments  
Superbement levez dessus leurs fondemens,  
Mais pour estre honoré de l'heureuse présence  
De celle en qui les Dieux ont mis toute excellence,

De celle qui me fait pour sa perfection  
Supporter les tourmens que supporte Ixion.

« Et toy, Parc, qui la vois souvent sous ta fueillée  
Seule se promener en sa cotte habillée,  
Discourant à part soy de nostre saint amour  
Et du jour souhaitté de son heureux retour.  
Et vous pareillement, o délicates préés,  
Proches de son séjour, où toutes les vesprées  
Elle va s'esgayer, apres que le soleil  
A fait place à la nuict courrière du sommeil,  
Menant avecques soy une troupe de Phées  
En leurs propres cheveux poupinement coiffées  
Et simples en habits, afin de mieux baller  
Et au son de leurs voix leurs dances esgaller.

• Vous aussi, petits vents. qui d'haleines doucettes  
Rafraichissez les lys de ses blanches cuissettes  
Et le mont cotonné de son beau Paradis,  
Quand ell' tourne la volte et qu'à bords arrondis  
Quelque jeune mignon l'esleve par le vuide  
Et comme un peloton la tourne et la devide. [pouvez

• Mais quoy, chasteau, parc, préz et vents, vous ne  
Comprendre le bonheur que d'elle vous avez ;  
Car vous n'estes vestus d'affections humaines,  
De muscles et de nerfs, de tendons et de veines,  
Ainsi comme je suis, ny n'avez jugement ;  
Mais aussi comme moy vous n'estes en tourment,  
Vous n'estes affligez, vous n'estes point malades  
Et n'endurez d'amour aucunes algarades.  
Que dy-je malheureux ! sa divine beauté  
Ne peut-elle aussi bien flechir la durté  
Des rochers ? Il n'est rien en la mere nature  
De si dur, que le beau de ceste créature

N'amollisse soudain et ne rende vivant,  
Fusse le diamant qui naist sous le levant,  
Fusse l'acier, le fer, ou l'aimant ou le marbre  
Ou le cœur endurci d'un rocher ou d'un arbre. »

Maistresse, voilà donc comment loin de tes yeux,  
La retraite d'Amour, le séjour de mon mieux,  
Je vy et je m'esbats, si c'est s'esbatre et vivre  
Que de n'estre jamais de tristesse delivre.

### XIII

Certes je fais à mon ame dolente  
Tout en un coup mille biens concevoir  
Pensant à ceux que je dois recevoir  
Le jour heureux que reviendra mon Ente.  
Il ne faut plus, mes yeux, qu'on se lamente ;  
Car c'est demain que nous devons avoir,  
Comme on m'a dit, le bien de la revoir  
Et de baiser sa bouche d'Amarante.  
Mon Dieu que d'aise ! Il me semble desja  
Que son bel œil, où Amour engagea  
Ma liberté si tost que je l'eu veue,  
En me riant doucement me semont  
De luy baiser et la bouche et le front  
Et les tetons de sa poitrine nue.

### XIV

Que maint beau fruit jaunisse nos vergers,  
Que les beaux lis et les roses vermeilles  
De toutes parts estallent leurs merveilles,  
Que tout soit plein de parfums estrangers ;  
Que du Printemps les oiseaux messagers  
Mille chansons desgoisent sous les feuilles,

Que l'ailé camp des celestes abeilles  
Decoupe l'air de ses cerceaux legers ;  
Que le sablon de mon Loyre se change  
En celuy là de Pactole et de Gange,  
Son eau soit calme et pleine de douceur ;  
Que toute chose apparaisse riante,  
Car ce jourd'huy doit revenir mon Ente,  
Mon amitié, mon amour et mon cœur.

XV

Bonjour mon Tout, mon Bien et mon soulas,  
Bonjour mon cœur, mon œil et mon envie,  
Bonjour mon sang, mon esprit et ma vie,  
Bonjour m'amour, ma prison et mes lacz !  
Hé Dieu ! combien ay-je poussé d'helas  
Dedans le ciel, et combien, ô m'amie  
Depuis le jour que me fustes ravie  
Ay-je esprouvé l'angoisse du trespas !  
J'ay tant de fois senti ses escarmouches  
Que si j'avois cent langues et cent bouches  
Je ne pourrois toutes vous les conter ;  
Mais c'est tout un, ô beauté que j'adore !  
Puisque j'ay l'heur de vous revoir encore ;  
Un seul baiser me pourra contenter.

XVI

O doux baiser, fils d'une bouche pleine  
D'ambre, de musc de girofle et d'encens,  
De nard, de mirrhe et d'œillets rougissans  
De thim, d'anis, de franche marjolaine.  
O doux baiser, dont la suave haleine

Embla mon cœur et brouilla tous mes sens ;  
O doux baiser qu'à toute heure je sens  
Au plus profond de ma maitresse veine.  
O doux baiser, plus doux que toutes choses,  
Qui me changeas en cent métamorphoses  
De ta douceur enyvré doucement  
O doux baiser, tout confit de Nepenthe  
Et de nectar, cher present que mon Ente  
Me fit hier à son avenement.

XVII

Mon Dieu ! mon Dieu ! que ma Dame estoit belle  
Hier au soir en habit damoiseau.  
Il n'a rien veu en ce monde de beau  
Qui ne l'a veü en robe damoiselle.  
Elle sembloit une Venus nouvelle  
Et tout autour de son soleil jumeau  
Et de sa joue un escadron nouveau  
D'Amours voloient à petit branle d'aille  
Dessus son front ses cheveux garansez  
Estoient, poupins, l'un dans l'autre enlacez,  
Sa gorge estoit d'un carquan prisonniere,  
Qui sur son sein à petits nœuds pendoit  
Et là remply de lueur espendoit  
Un jour qui l'autre effaçoit de lumiere,

XVIII

Mon amour croist et celuy de ma Dame  
De jour en jour se va diminuant ;  
Plus mon feu croist, plus le sien va tuant,  
Plus je la prise et plus elle me blasme.  
Plus je luy dy qu'elle est seule mon ame

Plus mes propos elle met au neant,  
Plus je la suy et plus me va fuyant  
Plus elle est sourde et plus je la reclame.  
Plus je me dy son humble serviteur  
Plus elle dit que je suis un menteur  
Et qu'autrepart mon amitié demeure,  
Si qu'il faudra, ainsi désespéré  
De son amour, où j'avois aspiré  
Trop follement, que follement je meure,

XIX

Yeux le mirouer du ciel et de nature,  
Yeux où se tient la cour de Cupidon,  
Yeux, non pas yeux, mais un double brandon  
Qui m'ard le cœur d'un feu qui tousjours dure.  
Voyez, pour Dieu ! la peine que j'endure  
Et me servez de phare et de guidon,  
Où je pretends rencontrer le guerdon  
Que mon service à bon droit se procure  
Las ! vous sçavez, beaux yeux clairement pers  
Qu'il y a bien trois ans que je la sers  
Et toutesfois mon service fidelle  
N'a rien receu de son bien merité :  
Helas ! beaux yeux, ce n'est pas l'équité !  
Je vous en prends à tesmoins devant elle !

XX

J'ay retrouvé ma liberté perduë,  
J'ay retrouvé mon plus riche tresor,  
Qu'amour cachoit dans une tresse d'or  
Sur un beau front en double arche tenduë.



Ha ! que je doy caresser ta venuë,  
Discord heureux ! Ha ! que je dois encor  
M'en resjouir ! Par elle je suis or  
Libre et ma foy n'est plus en rien tenuë.  
Pour ce bienfait, ô discord, je te veux  
Donner chasque an, plein de zele et de vœux,  
Maint holocauste, et mainte offre te faire  
Sur un autel que je te dedieray,  
Où à chacun hautement je diray  
Que quelquefois tu nous es necessaire.

XXI

Las ! qu'en Amour je suis infortuné !  
Toutes les fois que ma chere maistresse  
A volonté de me faire largesse  
De ses baisers, je suis importuné.  
Tousjours quelqu'un à nuire destiné  
Rompt ses desseins et fraude ma liesse.  
Si que je n'ay souvent qu'une tristesse  
Au lieu du bien qui m'estoit ordonné.  
Non ! je voudrois que la fiere tempeste  
En cent morceaux eust escrasé la teste  
Du malheureux qui m'osta le moyen  
Hier au soir de baiser ma Carite  
Et qui causa que pour lors mon merite  
Fut seulement recompensé d'un rien.

XXII

Ce brasselet, que je gardois pour gage  
De nostre ferme et sincère amitié,  
S'est à la fin rompu par la moitié  
Sans luy avoir pourchassé nul outrage.



Je ne sçay pas que veut un tel presage ;  
Mais je sçay bien que si n'avez pitié  
De ma douleur, que vostre mauvaistié  
M'affranchira de l'amoureux cordage ;  
Et tout ainsi que le temps a cassé  
Ce brasselet dont j'estois enlassé,  
Vostre rigueur, qui trop longue m'offense,  
Pourra casser ma constance et ma foy.  
Hé ! qui voudroit endurer tel esmoy  
Si longuement sans espoir d'allegeance ?

XXIII

En quelle part du ciel, en quelle idée  
Éstoit l'object d'où la nature a pris  
Ceste beauté dont mon cœur est espris,  
Et dont mon ame est trop affriandée ?  
Il ne peut estre icy bas regardée  
Nymphé qui ait et l'œillade et le ris  
Tant amorcez des appas de Cypris,  
Le teint si beau, la voix si mignardée.  
Qui ne l'a veue, il ne scait pas comment  
Amour offense et guerit un amant,  
Comme en ses lacz toute chose il enserre,  
Comme il se fait le monarque des Rois,  
Le Dieux des Dieux, et comme sous ses loys  
Il met le ciel, l'air, la mer et la terre.

XXIV

Par vos beaux yeux où la délicatesse  
Rit comme en ceux de la belle Venus,  
Par vos cheveux brunettement menus,  
Par l'embonpoint de vostre gentillesse,

Par vos propos si remplis de sagesse,  
Par vos beaux doigts legerement charnus,  
Dont mille cœurs sont prins et detenus,  
Par vostre port tout remply d'allegresse ,  
Par vostre jouë à la rose pareille,  
Par vostre bouche où la mignarde abeille  
Forme en tout temps son nectar savoureux,  
Par nos Amours, ma Dame, je vous jure  
Qu'à vostre honneur je ne fis oncq injure !  
Qui le feroit seroit bien malheureux.

XXV

Si d'elle plus, mon cœur, tu te racointes,  
Si plus tu vas son amour recherchant,  
Puisse-le ciel, comme d'un fait meschant  
Te foudroyer de son foudre à trois pointes.  
Ne vois-tu pas que ce ne sont que feintes,  
Que ce n'est rien qu'un parler allechant,  
Qu'un beau semblant, qu'un Sireinien chant,  
Qu'un haim caché sous des paroles saintes.  
S'elle t'aymoit ainsi comme elle dit,  
Tu aurois plus sur elle de credit,  
Et quelquesfois, d'un baiser secourable,  
Adouciroit la rigueur du tourment  
Qui sans repos te martyre en l'aymant,  
Cent mille fois plus que toy miserable.

XXVI

L'object sacré de ta beauté, Maistresse,  
Me fait passer le mal dont la rigueur  
Martire, gesne et tourmente mon cœur  
D'une trop longue et fascheuse detresse.

Voilà pourquoy l'œil si souvent je dresse  
Or sur ton front où se campe l'honneur,  
Or sur ton sein, des graces gouverneur,  
Or sur ta jouë et ores sur ta tresse.  
Ainsi qu'on void à l'abord du soleil  
S'enfuir la nuict, ainsi s'enfuit mon dueil  
Quand je te voy si parfaitement belle !  
Quand j'appercoy tant de graces en toy,  
Tous mes ennuy s'escartent loin de moy,  
Tant tes beautez enchantent ma cervelle !

XXVII

Or que la nuict doucement se promene,  
Parmy le ciel, dans son coche estoilé,  
Ayant le tour de son bandeau voilé,  
Pour donner treve à toute chose humaine ;  
Je veille, j'ards, je pense et me demene,  
De trop d'amour et de rage affolé,  
Dedans mon lict, sans estre consolé  
Que de l'espoir d'une Parque prochaine.  
Vien doncques, vien, Parque, me secourir !  
Ne tarde plus ; j'ayme trop mieux mourir  
Tout en un coup par ton traict qui tout donte,  
Que de languir, chetif, si longuement  
En si cruel et pénible tourment :  
Douce est la mort d'autant plus qu'elle est prompte.

AMOURETTE

Ma belle, blanche Pucelette,  
Mignardelette, doucelette,  
Dont le beau teton verdelet  
Est plus blanc que neige et que laict,

Dont le beau visage ressemble  
A la rose qui porte ensemble  
La blanche et la rouge couleur,  
Pour flatter un peu ma douleur,  
Ma belle blanche pucelette,  
Doucelette, mignardelette,  
Monstre moy tes cheveux orins,  
Luisans, espars à menus brins  
Autour de ta face vermeille ;  
Monstres-moy ta gorge pareille  
Au teint du marbre Parien,  
Au teint de l'yvoire Indien ;  
Monstres-moy les vives prunelles  
De tes yeux pareils aux estoilles,  
De tes yeux si gayment assis  
Sous les arcs bruns de tes sourcils.  
Monstres-moy ta rosine joué  
Que Cyprine pour sienne avouë.  
Monstres-moy ce Cytherien  
Dessus ce pourpre Tyrien.

Donnes ta bouche coraline  
A celle fin que je la bine,  
Que je la bine bellement,  
Doucelement, colombellement ;  
Que je la bine en telle sorte  
Que hors de moy mon ame sorte.

Ha ! tu sucçes de ton amant  
Le meilleur de l'entendement,  
Ha ! belle blanche pucelette,  
Mignardelette, doucelette,  
Tes baisers penetrent son cœur ;  
Tes baisers sucçent sa vigueur

Tu le destruis et le consommes !  
Caches, caches ces belles pommes,  
Ces beaux tetons sous leurs habits ;  
Caches ces deux petits rubis  
Qui si richement les couronnent  
Et de maintz raiz les environnent.

Ton sein n'est qu'ambre et que parfum  
Tu n'as, mignarde, membre aucun  
Qui n'enfante mille delices,  
Mille amoureaux, mille blandices,  
Mille Carites, mille ris  
Mille gaytez, mille Cypris

Caches, caches donc Pucelette,  
Doucelette, mignardelette,  
Ton sein qui le met au tombeau,  
Par l'abondance de son beau.

Ne vois-tu que je meurs, mignonne ?  
Ne vois-tu que la mort felonne  
Me blesse de son trait pointu ?  
Ainsi my-mort me laisses-tu ?

ODE

Comme un certain homme miroit  
Ceste beauté que tant je louë,  
Or ses yeux clairs il admiroit,  
Or le cynabre de sa jouë.  
Or' ses cheveux en tortillons,  
Ores son col, or' ses mains blanches,  
Ores ses bras greslement longs.  
Ores le geste de ses hanches,  
Or' les articles de ses doigts  
Pareils aux blanchastres gelées

Qui glacent du froid Polonois  
Les eaux, les monts et les vallées,  
Ores sa bouche mille fois  
Plus douce que le doux breuvage  
Qui desaltere quelquefois  
Les Dieux, et ores son langage  
Si persuasif et disert  
Et plein de si douces merveilles  
Que d'esprit il me rend desert  
Si tost qu'il me touche l'oreille;  
Puis en soy tout esmerveillé  
Me dist : Guy, que cette maligne  
M'eust de filets appareillé,  
S'elle t'eust esté plus benine.

XXVIII

Meschante main, tu merites la mort  
D'avoir si fort outragé ma guerriere.  
Par toy, meschante, une triste riviere  
De ses beaux yeux en abondance sort.  
Beaux yeux, hélas ! d'où s'escoule mon sort,  
Redonnez-vous vostre beauté premiere ;  
Car je m'en vay la mettre prisonniere  
Et la lier d'une chaisne bien fort.  
Pour dignement recompenser son vice,  
Je vay luy faire endurer le supplice  
Tel qu'endura celle de ce Romain,  
Qui transporté de rage et de furie  
D'avoir failly le prince d'Hétrurie  
Mist en un feu son innocente main.

ELEGIE

De parfums Sabeans ni de priere aucune  
De vœux ni d'oraisons les Dieux je n'importune,  
Comme un tas d'affamez pour tenir un tel rang  
Que tenoit icy bas Alexandre le grand,  
Que tenoit un Cœsar lorsque de tout le monde  
Sa belliqueuse main portoit la pomme ronde,  
Ou pour avoir tout l'or que l'avare marchant  
Par cent mille trespas aux Indes va cherchant,  
Ou tous les beaux joyaux que la mer Erythrée  
Etincellans fait voir sous son onde vitrée ;  
Toutes ces vanitez ne me font point plier  
Les genoux aux autels, ni les Dieux supplier.

Mon Tout, si je leur fais quelque'offrande ou priere  
Quelque holocauste saint de devote maniere,  
Ce n'est pour estre Roy, mais bien pour avoir d'eux  
Cest honneur de pouvoir nous entr'aymer tous deux,  
De me faire despendre en te servant, Maistresse,  
Ma vie, mon esprit, mon sang et ma jeunesse,  
Et apres un long temps nous faire par Caron  
Ensemble trajecter le fleuve d'Acheron,  
Pour aussi bien qu'icy sous les douces friscades,  
Sous les mirthes sacrez le long des palissades  
Couvertes d'orangers, au champ Elizien  
Cueillir de nos amours le plaisir et le bien.  
Voilà pourquoy je fais des prieres, maistresse,  
Et non pas pour me voir abundant en richesse.

Pourveu que je sois tien et que mienne tu sois,  
Il ne me chault de l'or des Princes ni des Rois.  
Je pourrois bien passer ma jeunesse et ma vie  
Sans or et sans argent, et non sans toy, m'Amie



Tu és seule mon bien, mon or et mon argent !  
Fussay-je Roy, sans toy je serois indigent.

Non ! non, la pauvreté ne fera point, Madame,  
Que je ne t'ayme mieux mille fois que mon ame.  
Plus que l'or et l'argent j'estime la vertu,  
L'honneur et la beauté dont ton corps est vestu.

Y-a-t-il diamant, rubis, perle d'élite,  
Esmeraude, Saphir, Opalle qui merite  
La moindre des vertus qui decorent ton corps ?  
La vertu mille fois vaut mieux que les tresors.  
Il faut premierement acquerir la sagesse :  
La sagesse aux humains est la seule richesse.

Que servent ces tresors, que servent ces grands faix  
De ducats et d'escus ? que servent ces buffets  
Pompeusement chargez de maint precieux vase ?  
Que servent ces logis si tapissez de gaze ?  
Les biens ni les grandeurs ne nous soulagent point,  
Ni ne servent de rien quand quelque mal nous point.  
Ils nous nuisent plus tost ; car l'exécrable envie  
Qu'avons d'en amasser nous tourmente la vie.  
Au contraire l'amour nous console tousjours  
Et nous fait avaller plus doucement nos jours.  
Mesme apres le trespas il chatouille nos ames  
Et nos corps inhumez sous les ombreuses lames.

Or je suis resolu de faire plus de cas  
De tes belles vertus que non pas des ducas :  
L'argent est moins que l'or et l'or que la sagesse ;  
J'aurai doncques assez, en t'ayant, de richesse,

AUTRE ELEGIE.

Que je hay ces vieillards qui pensent m'arracher  
L'amour que je te porte, à force de prescher

Que tu n'as des moyens, cuidant que ma jeunesse  
Appete autant de biens que leur sottte vieillesse.

Malheureux incensez qui de rien ne font cas,  
Sinon que des escus, sinon que des ducas,  
Si non que des joyaux qu'avec si grande peine  
Des pays estrangers en France ou nous ameine,  
Comme si en l'argent, en l'or et au moyen  
Et non en autre bien consistoit le vray bien.  
Tu es plus riche qu'eux ; car la vraye richesse  
Et le souverain bien consiste en la sagesse.

Cil qui est sans sagesse et sans vertu n'a rien  
Eust il dessous sa loy le globe terrien ;  
Et cil qui est sans or et sans nul héritage  
Est plus riche cent fois que Crasse, s'il est sage.

Mesme en ces vanitez tu es plus riche qu'eux.  
Et au prix de tes biens, ils ne sont que des gueux.  
Sçauroient ils avoir or en leur coffre, maistresse,  
Si fin et si luisant que celui de la tresse ?  
Argent si clair et net que celui de ton front,  
Où l'honneur et l'amour leur demurance font ?  
Ebene si noircy que celui qui s'encline  
Sur tes yeux mes Seigneurs en double arche ebenine ?  
Deux Saphirs dont l'azur soit si délicieux,  
Si beau et si serein que celui de tes yeux ?  
Cynabre si plaisant que celui de ta joue ?  
Marbre si blanchissant que le marbre qui nouë  
Sur ton sein eslevé en deux flots arrondis,  
D'Amour et de mes yeux le plus cher Paradis ?  
Coral si rougissant que celui de ta bouche  
Pleine d'ambre et de musc, où personne ne touche  
Qu'amour qu'on void tousjours folastrer au dedans ?  
Dyamans si naïfs ne si fins que tes dents ?

Rubis si precieux que ceux qui aboutissent  
Tes tetons qui poupins en leurs raiz s'esjouyssen,  
Monstrant honnestement par leur ferme rondeur  
De tes chastés desirs le desir et l'ardeur !  
Quoy ! ces pauvres badins sçauroient-ils voir encore  
Dix perlettes de choix fillettes de l'aurore  
Qui soient telles que sont celles qui de tes mains  
Finissent richement les dix frères germains ?  
Non, non, ils ne sçauroient ; car tout ce que nature  
Avoit peu conserver d'une soigneuse cure,  
Derare, d'excellent, de parfait et de net,  
Depuis mil ans en ça dedans son cabinet,  
Le jour que tu nâquis, elle t'en fit un offre  
Et pour t'en enrichir en appauvrit son coffre,  
Tellement qu'au dedans il ne demeura bien  
En aucune façon qui mérite le tien.  
Cessez donques, cessez vieillars, de me reprendre  
Et de plus après moy vos paroles despendre ;  
Car l'homme n'est point fol, ny n'est point animal,  
Qui cherche les vertus et déteste le mal.

LA PUCE.

Petite puce, ainçois petite peste,  
Trop fièrement aux pucelles moleste,  
Je ne pourrois, o cruelle, en mes vers  
Mesdire assez de tes faits si pervers  
Et des tourmens que tu fais aux pucelles.  
Tu poings leurs corps de morsures cruelles  
Et sans pitié ores sous le teton,  
Or' sur le sein, ore sur le menton,

Or' sur la cuisse, or sur le ventre et ore  
Sur le mignon que mon penser adore,  
Or' sur la fesse et ore sur le flanc,  
Tu les meurdris et leur suçes le sang ;  
Laisant au lieu de ta dure morsure  
Long temps après une rouge blessure,  
Dont bien souvent ont le cœur despité ;  
Car ces rougeurs offensent leur beauté.

Souventes-fois ton aiguillon leur pince  
Si vivement leur peau douillette et mince,  
Que tu les fais par tout le corps fremir.  
Par toy la nuict ell' ne peuvent dormir,  
Ell' ont tousjours la main en sentinelle  
Pour t'attraper, ore sur leur mamelle,  
Or' sur leur ventre et ore aux environs  
Du Paradis que tant nous désirons.

Pleust-il aux Dieux immortels que je puisse,  
Quand je voudrois, me transformer en puce.  
A celle fin que j'eusse le pouvoir  
De manier, de taster et de voir  
Le lieu pour qui ma trop dure maistresse  
Me donne au cœur un monde de détresse  
Si je sçavoy que les enchantemens  
Que les vaisseaux, que les attouchemens  
Dont Circe usa par estrange malice  
Pour transformer les compagnons d'Ulysse  
En vils pourceaux, fussent bons à muer  
Un homme en puce et puis, sans le tuer,  
Quand il voudroit, le rendre de puce homme  
J'en userois, afin que quand le somme  
Dedans le lict enveloppe les yeux  
De la beauté dont je suis furieux,

Subtilement j'entrasse dans sa couche  
Pour luy baiser les roses de sa bouche,  
Pour manier et taster à souhait  
De son beau sein les deux gazons de laict.  
Pour librement, sur sa cuisse arrondie  
Et sur sa fesse amplement rebondie,  
Me promener et taire mille bonds,  
Bref, pour la voir du chef jusqu'aux talons.

Puis ennuyé de telle mignardise,  
J'yrois, tout plein du feu qu'Amour attize,  
Dessus son sein, afin de luy humer  
Toute l'humeur qui l'empesche d'aymer,  
Et en son lieu luy mettre en la poitrine  
Le feu gaillard de la gente Cyprine,  
Dont l'ardeur fait que nous nous entr'aymons  
Et que d'enfans la terre nous semons  
Et qu'imitant toute autre creature  
Nous assemblons les outils de nature.

Mais aussitost que le feu de Cypris  
De tous costez auroit son cœur espris  
Et que l'humeur du tout seroit ostée,  
Je laisserois ma figure empruntée  
Et reprendrois celle qu'auparavant  
J'aurois laissée et puis, Dieu sçait comment,  
Voyant mon Ente en mes bras detenuë,  
Pleine d'amour, courtoise et toute nuë,  
Opiniastre à mon feu souslager,  
Toute la nuict j'apprendrois à nager  
Dedans la mer d'une beauté si belle,  
Ore planant, ore noüant sur elle.  
Toute la nuict en cent mille façons  
Je baiserois les petits monts bessons

De son beau sein, et les vermeilles roses  
Sur les replis de ses levres escloses,  
Et tout folastre en si folastres jeux  
Je n'aurois cesse à tordre ses cheveux,  
A pratiquer cent mille mignardises,  
Cent mille amours, cent mille gaillardises ;  
A la taster ores hault, ores bas,  
A la baiser, à prendre mes esbats,  
Et luy montrer combien je suis adextre  
A voltiger à droit et à senextre ;  
Mais quand le jour s'en voudroit revenir  
Je voudrais d'homme en puce devenir,  
A celle fin de partir d'avec elle  
Sans estre veu d'aucune sentinelle  
Ou sans partir demeurer tout le jour  
Dedans son lict, attendant le retour  
Du soir, afin d'encore me rejoindre  
(Homme refait) sans soupçons et sans craindre,  
A ses costez, et par ainsi tous jours  
En sureté jouir de mes amours.

XXIX.

Je voudrois estre, au profond de la mer,  
Ou sur un mont, quelque roche insensible ;  
Je voudrois estre une souche impassible  
A celle fin de ne pouvoir aymer.  
Pour aymer trop et pour trôp estimer  
Une beauté rigoureuse au possible,  
Je souffre au cœur un tourment si terrible  
Qu'il n'en est point là bas de plus amer.



Dieux immortels, si la pitié demeure  
Dedans vos cœurs, permettez que je meure,  
Ou que je sois en marbre transformé ;  
A celle fin qu'en si dure nature  
Je puisse mieux supporter l'avanture  
D'un miserable ayment sans estre aymé.

XXX.

Pardonne moy si je ne sçaurois croire  
Bon Jupiter, que tu reçois tant  
De miel au cœur quand ton oreille entend  
La douce voix des filles de Memoire,  
Que j'en reçois, quand celle où vit la gloire  
Et le guerdon que ma peine pretend,  
Chante les vers qu'Amour en s'esbattant  
Me fait gémir sur le bord de mon Loyre.  
Telle douceur ne coule de la voix  
Du rossignol, alors qu'au plus doux mois  
Par les buissons il courtize sa dame,  
Que de la voix de celle en qui je vy  
Il en couloit le jour que je la vy  
Et que son chant amadoüa mon ame.

XXXI.

Plus que la mort je veux fuir les lieux  
Où la beauté qui mon ame tempeste  
Trop fièrement me saccagea la teste,  
Sur mes vingt ans, du foudre de ses yeux.  
Je ne veux plus que mon mal soucieux  
Tant de caquets ni tant de ris appreste ;  
Ores je veux que la raison m'arreste :  
C'est trop longtemps demeuré furieux.



Trois fois Phœbus à la perruque blonde  
D'un nouvel an a serpenté le monde  
Depuis, hélas ! que je suis amoureux  
Et que je sers une fière excellence  
Qui pour guerdon de mon obéissance  
Comble mon cœur de soucis langoureux.

XXXII

Pardonnez-moy, je ne suis point jaloux !  
Tant seulement je me fasche, Madame,  
De quoy mon cœur mon esprit et mon âme  
Si loyaument vous ayment maugré vous.  
Hélas ! j'ay veu qu'aviez soucy de nous !  
Mais maintenant je ne sçay quelle flame  
Qui pour autruy tour à tour vous enflamme  
A ce soucy mis sans dessus dessous.  
Si que je suis aujourd'huy le dernier  
De vos amans et j'estois le premier.  
O qu'y a-t-il au monde plus fragile  
Que l'amitié des femmes et leur foy !  
Ah ! qu'à mon dam maintenant j'apperçoy  
Estre certain ce qu'en a dit Virgile.

A MONSIEUR DE RONSARD,

ROI DES POETES FRANÇOIS.

Ronsard, d'autant qu'en vers tu me surpasses,  
Et que tu as tout autre surpassé,  
Celle dont l'œil m'a le cœur offensé  
Passe ta dame en beautez et en graces.

Combien, Ronsard, à nos futures races  
Et à nous mesme eusses tu delaissé  
De plus beaux vers, si Amour t'eust poussé  
Ainsi que moy dans de si belles nasses ?  
Bien que tes vers soient tellement sçavans  
Qu'ils n'ont laissé, Ronsard, à tes suyvans  
Q'un désespoir d'imiter leur doctrine ;  
Si eusses-tu d'avantage entrepris  
Si l'Archerot fils aîné de Cypris  
De ma Deesse eust touché ta poitrine.

## POURTRAIT

DE SON ENTE.

—

I

*Aux cheveux.*

Cheveux frisez en mille crespillons  
Et mignotez d'une tant bonne grace,  
Qu'Amour n'a point une plus belle nasse  
Ni les Zephirs plus beaux éventillons.  
Ainsy qu'on void les cornus papillons  
Voler joyeux sur quelque verde place,  
Ainsi ce Dieu d'une joyeuse face  
Vole dessus vos crespes tortillons.  
O beaux cheveux ! o perruque menuë  
Où est mon ame en prison detenuë  
Et mille cœurs attachez et liez,  
Si vous voulez que par toute la terre  
On vous louenge au son de ma guiterre,  
Encordez-la de vos brins deliez,

II

*Au front.*

Front bien poly, trosne de magesté,  
Front yvoirin où la vertu se place,  
Front où Diane, ainsi qu'en une glace,  
Mire l'honneur de sa virginité ;  
Front, marbre ainçois, où la divinité,  
La gaillardise et la plus belle grace,  
Le jeu le ris, Idalienne race,  
Ont buriné toute leur déité,  
Qu'un Vendomois, qu'un Belleau ne suis-je ore  
Pour peindre au vif la beauté que j'adore  
Et l'orient de ton lustre vermeil !  
Sur toy, beau front, si proprement s'assemble  
Le lys au teint de la rose, qu'il semble  
Qu'en toi tousjours se leve le soleil.

III

*Aux yeux.*

Yeux, qui donnez à mes pensers des aisles,  
Les eslevant de ces terrestres lieux  
Pour les porter jusqu'au trosne des Dieux  
Et leur monstrent les deitez plus belles ;  
Yeux, où d'Amour naissent les estincelles ;  
Yeux, dont l'azur est plus délicieux  
A contempler que n'est celui des cieux,  
Ni que les yeux des douces colombelles ;  
Yeux, non pas yeux, mais sphères de Cypris  
Dont les rayons m'ont tellement epris

Qu'au lieu de sang mes veines sont de braise,  
O beaux soleils non jamais embrunis  
Que ce m'est d'heur d'estre votre Phœnix  
Mourir pour vous, c'est mourir de trop d'aise.

IV

*Aux oreilles.*

O belle, jeune et rondelette oreille,  
Dont le destour en ovale formé  
M'a mille fois en therme transformé,  
Voyant de près ta céleste merveille!  
Trois, quatre fois je te supply, ne vueille  
Qu'à mes hélas ton pertuis soit fermé.  
Piteuse entend de mon cœur enfermé  
Dans tes detours la douleur nompareille.  
Si tu daignois un quart d'heure escouter  
Les cruautéz qu'Amour me fait gouster,  
En t'adorant, belle oreille, j'estime  
Que je pourrois rencontrer à la fin  
De mes travaux la souhaitable fin  
Et que mon vieil s'accord'roit à ma ryme.

V

*Aux joues.*

Quand je te voy, o nymphelette jouë,  
Je pense voir quelque lys blanchissant  
Baiser le teint d'un bouton rougissant,  
Ou quelque œillet qui dessus le lait nouë.  
Plus que ton teint d'aiglantine, je louë  
Ces petits trous que ton ris blandissant

Au beau milieu de toy va batissant ;  
Car mon Seigneur à toute heure s'y jouë.  
Dans ces trous là cest Archerot vainqueur  
Estoit caché le jour que dans mon cœur  
Il mist le trait empenné de ta grace.  
Il y estoit ; mais je ne le vy point  
Sinon apres que sa fleche m'eust poingt  
Et qu'il se fut emparé de la place.

VI

LA BOUCHE.

*Sonnet aux Avettes.*

Fille du ciel, ô menagere Avette,  
Ne lasse plus tes vollans avirons,  
Pour effleurer à petits becs larrons  
Les belles fleurs qui naissent sur Hymette.  
Sans te peiner d'une aussi longue traite,  
Sur ceste bouche ou bien aux environs,  
Tu peux suççer un millier de fleurons,  
Maint Hyacinthe et mainte Paquerette.  
Icy la fleur qui naquit d'Adonis  
Croist à foison, ici sont épanis  
Les lyz, les tyms et le Girofle encoré ;  
Mais garde toy, déroband leur douceur  
Pour t'enrichir, qu'un brandon ravisseur  
Ainsi qu'à moy le cœur ne te devore.

VII

*Au col et à la gorge.*

Col blanc et rond, gorge grasse et douillette  
Qui soustenez ce petit univers,

Ce chef des chefs, dont les effets divers  
M'ont mis au cœur l'amoureuse sagette.  
Col un peu long, gorge un petit languette,  
Voulez vous pas que j'honore mes vers  
De vos beaux lys qui n'ont peur des hyvers,  
Ni de l'ardeur que l'avant-chien nous jette.  
O col charnu, ton grasset embompoint  
Comme beaucoup ne nous découvre point  
Des nerfs tendus alors que tu te tournes ;  
Tu es tout beau ! Et toy, gorge de Lys,  
Tu es si belle en tes deux petits plis  
Qu'en mes pensers sans cesse tu séjournes.

## VIII

### *Aux mains.*

O belle main, dont mon cœur est espris  
O belle main dont la blancheur insigne  
Est mille, mille et mille fois plus digne  
Du present d'or que celle de Cypris.  
De tes cinq doigts la richesse et le prix  
Pourroient encore eschanger en un Cigne  
Le puissant Dieu, pere du jumeau Signe  
Qu'on voit flamber au celeste lambris.  
O belle main ! ô main douce guerriere,  
Main qui detiens mon ame prisonniere  
Dans les filets de cet aveugle Archer ;  
Si tu as soing d'estre de moy pourtraite  
N'empesche plus ma main, quand je souhaite  
Taster le mont de ce joyau si cher.

IX

*Au ventre*

Si le parfait consiste en chose ronde,  
Comme il est vray, petit ventre refait,  
Ventre poupin, tu es du tout parfait ;  
Car rien plus rond ne se trouve en ce monde.  
Ceste beauté qui s'engendra de l'onde  
Puis engendra cet enfant qui me fait  
Tant lamenter, ne l'avoit si bien fait,  
Passant la mer dans sa coquille blonde.  
Tu es tout doux, tout gras, tout rebondi,  
Tout potelé, tout beau, tout arrondi,  
Tout blanc, tout net, tout gentil et tout leste !  
Mais si tu veux encore estre plus rond,  
J'ay des outils, ventre, qui te feront  
Beaucoup plus rond que la rondeur celeste.

X

*A son compagnon.*

O des Amours le repos gratieux,  
O le tresor des tresors de mon Ente,  
O petit mont, ô coraline sente  
Qui peut tenter les hommes et les Dieux !  
O mont feultré d'un coton precieux,  
O paradis ! faudra-t-il que je tente  
Ton vain pourtrait sans qu'au vray je contente  
De la douceur mes esprits envieux ?  
Croy-moy, tu fais, mon Ente, trop de conte,  
En ta verneur, de ne sçay quelle honte,  
Honte qui fait que le monde defaut.



Non, non, ne crains ; ensuy-moy la nature,  
Laisant la honte à ceux qui en ont cure :  
Jamais en soy la nature ne faut.

XI

*Aux jambes.*

Pilliers d'argent qui fermes supportez  
Ce beau logis, ceste espargne, où Nature  
Et le forgeur de toute créature  
Ont enfermé leurs plus riches beautez ;  
Jambes de lyz qui toutes surmontez  
A bien danser, monstrez vostre teinture,  
Vostre longueur et de quelle peinture  
Il faut trasser les greves que portez.  
Dieux immortels, quelle vivante neige !  
Quede blancheur ! hélas, bons Dieux ! que n'ay-je  
D'un seul Bunel la delicate main  
Et son pinceau trempé dedans la cresse  
Pour vous trasser. Si chose si supresme  
Se peut trasser par artifice humain.

XII

*Aux pieds.*

Il ne faut plus qu'on me vante Tethis,  
Royne des eaux et femme de Neptune,  
Pour ses beaux pieds ; ceux de ma nymphe brune  
Sont plus estroits et beaucoup plus petits.  
Pieds assurez, rondement aboutis  
En dix orteils veufs de toute infortune.  
Se peut-il voir Deesse sous la lune  
Qui en ait deux si beaux et si gentis ?

Je suis heureux, vrayment, je le confesse,  
Et trop heureux de quoy ma muse cesse  
Son œuvre aux pieds d'un pourtrait si divin.  
Donc pour finir au parfiit simulacre,  
Devotieux, à tes pieds je consacre  
Pour tout jamais mon principe et ma fin.





LE  
SECOND LIVRE  
DES  
SOUSPIRS AMOUREUX  
DE GUY DE TOURS

---

SONNETS

EN FAVEUR DE SON ANNE.

C'est à ce coup, Muses, que je suis pris  
Et qu'un bel œil triomphe de mon âme ;  
C'est à ce coup que l'amoureuse flame  
De tous costez me tient le cœur épris ;  
C'est à ce coup que l'enfant de Cypris  
Me fait au vray serviteur d'une Dame  
Dont la beauté qu'en mes yeux je reclame  
Du beau Troyen mériteroit le prix ;  
C'est à ce coup que le ciel me condamne  
Parfaitement d'aymer une belle Anne  
Et d'embellir le monde de son nom.

Sus doncques sus, Pucelles que j'estime  
Portez si loing les accens de ma ryme  
Que l'univers soit moins que son renom.

II.

Clothon à peine autour de sa fusée  
De mon printemps la trame devoit,  
A peine encor ma levre se bordoit  
D'une toison brunettement frisée,  
Quand un bel œil, d'une flame puisée  
Du plus beau feu qui dans le ciel ardoit,  
Eprit mon cœur qui point ne se gardoit ;  
Et me rendit toute l'âme embrasée.  
Cinq ans y a què je suis tout en feu,  
Et toutes fois eschauffer je n'ay peu  
Le beau sujet de ma flame supreme.  
O bel œil brun, semence de mon dueil,  
Je t'accompare en effect au Soleil,  
Qui brusle tout sans se brusler soy-mesme.



III

Quand j'apperçoy les beautez de mon Ange,  
Je m'esbahys que le pere des Dieux  
Pour l'abuser et pour en jouyr mieux  
En quelque Cygne encore ne se change ;  
Qu'il ne se met sous la figure estrange  
Ou d'un taureau, ou d'un or précieux :  
Cent mille fois il a quitté les cieux  
Pour des beautez de plus basse louange.  
Danaë, Lede et ceste nymphe encor  
Qui fut ravie à son pere Agenor  
N'avoient le port ny le ris plus folastre.

Eh ! fut il donc une telle beauté  
Que celle-là qu'en toute loyauté  
Mon cœur adore et mon œil idolastre !

IV

Je pense errer là haut entre les Dieux  
Et m'abreuver de nectar à leur table,  
Quand j'apperçois la clarté delectable  
De cest œil brun d'où s'escoule mon mieux.  
Il fait beau voir la lumière des cieux  
Et du printemps la grace peu durable ;  
Il fait beau voir, dessus l'Indique sable  
Le diamant reluire précieux ;  
Il fait beau voir l'Aurore diaprée  
Sortir gayment de sa couche pourprée  
Peinte defleurs ; mais il fait plus beau voir  
L'œil que mon œil si chastement adore ;  
Car de luy seul le Soleil et l'Aurore  
Et le Printemps empruntent leur pouvoir.

V

Tu conseillois à ta germaine Elise  
D'aymer le frere au petit Cupidon  
Qui des fureurs du Dolope brandon  
Dessus son dos sauva son pere Anchise ;  
Et luy disois : Ma sœur, que plus je prise  
Que la clarté dont Titan nous fait don,  
Que tu verrois en grand honneur Sidon,  
Si ce Troyen à femme t'avoit prise.  
Et luy disois qu'il n'estoit sous les cieux  
Rien aux humains de plus delicieux  
Que cest Archer et sa flame supreme.

Doncques pourquoy ne veux tu point aymer,  
Toy qui d'amour la voulois enflammer ?  
Laisse ta sœur et songes pour toy mesme.

VI

Que dans ceste eau ne la tiens-je aussi nuë  
Que j'y suis nud ! imitant les tritons,  
Les Esturgeons, les Dauphins et les Tons,  
Je f'roy l'amour sur la greve menuë ;  
Je baiseroiy sa gorgette charnuë  
Et le vermeil de ses jeunes tetons,  
Blancs et polis comme deux pelotons  
De laict caillé ou de neige chenuë.  
Je mignott'rois ses cheveux gredillez,  
Confusement sur l'onde esparpillez,  
Dont Cupidon mille cœurs encordelle ;  
Puis j'essayrois, ainsi que le poisson,  
Par quelque belle et gentille façon,  
Au prochain bord de frayer avec elle.

VII

J'auray tousjours au plus beau de mon ame  
Du mois d'avril le vingt-uniesme jour ;  
Car ce jour là le puissant Dieu d'Amour  
M'eprint le cœur de sa gentille flame.  
En ce jour là, j'eus l'heur de voir ma Dame,  
De votr son front, des graces le sejour,  
De voir ses yeux, où folastre à l'entour  
Cet Archerot dont la fleche m'entame.  
O jour heureux ! en qui ma puberté  
Heureusement perdit sa liberté  
Qui maintenant heureuse est asservie

Avec mon cœur dessous l'heureux pouvoir  
D'une beauté qui fait d'ordre mouvoir  
Les pas suyvis du sphere de ma vie.

VIII

Jeune beauté, merveille de nostre age  
Je t'aime tant que je voudrois avoir  
Cent et cent cœurs afin de te pouvoir  
Aymer cent fois et cent fois d'avantage.  
Hé Dieu ! que n'ay-je à l'entour du visage  
Ainsi qu'Argus cent yeux pour mieux te voir ;  
Que n'ay-je aussi, pour mieux te concevoir,  
Autant d'esprits que par l'air il en nage !  
Pour bien aymer tant et tant de beautez  
Qu'on voit reluyre en toy de tous costez,  
C'est peu d'un cœur, ma Dame,  
Et c'est trop peu de deux yeux pour les voir,  
Et pour en soy toutes les concevoir  
C'est trop peu que d'une âme !

IX

Ceste beauté, pour laquelle je porte  
Les pleurs aux yeux, le soucy sur le front,  
Hier au soir ourreloit, d'un doigt prompt,  
De la Hollande, estant size à sa porte.  
Et là ce Dieu, dont la quadrelle forte  
M'a fait au cœur un ulcere profond,  
Mignardement voletait tout au rond  
Des raiz dorez de son œillade accorte.  
Puis ennuyé de voller se cachoit  
Dedans ses yeux d'où viste il decochoit  
Dix mille traits sifflans comme la foudre



Dedans les cœurs de ceux qui en passant  
Alloient leurs yeux des graces repaissant  
Qui s'esbattoient avecques elle à coudre.

X.

Si je voulois, Anne, vous presenter  
Quelques fleurons dignes de vostre grace,  
Qui celle là des Kharites efface,  
Je les voudrois de vous mesme emprunter.  
De vostre sein, digne que Jupiter  
En pluye d'or encore se reface,  
J'emprunteroy les beaux lys, ou se place  
Ce jeune Archer qu'on ne peut eviter.  
De vostre joue à l'Aurore pareille  
J'emprunteroy l'aiglantine vermeille,  
Et les œilletz de vos levres encor ;  
Puis, pour les joindre en un bouquet insigne,  
J'emprunterois un de vos cheveux d'or :  
Seroit-ce pas un bouquet de vous digne ?

XI

Je n'ay point d'yeux pour voir ma rebelle,  
Ni de désirs que pour la desirer,  
Ni de soupirs que pour la souspirer,  
Ni de pensers que pour penser en elle.  
Je l'ay si bien empreinte en ma cervelle  
Que je puis autre chose priser,  
Ni d'autre Dame en tous lieux deviser,  
Ni recevoir affection que d'elle.  
Je n'ay des pieds que pour l'aller chercher,  
Je n'ay des mains qu'afin de la toucher,  
Ni point de cœur que pour concevoir d'elle.

Bref je n'ai rien qu'elle n'ait, et ne puis  
Me dire à moi, tant à elle je suis...  
Et toutes fois elle m'est si cruelle !

XII

Sur l'herbe tendre, à l'ombre d'un ormeau,  
Ceste beauté que j'adore estoit sise :  
Là Cupidon, le ris, la mignardise  
Volloient autour de son soleil jumeau.  
Jamais le ciel ne fist rien de si beau :  
Dessus sa joue estoit une cerise  
Qui au milieu d'une blancheur exquise  
Flamboit ainsi qu'un coral dedans l'eau.  
Un attifet luy couvroit le visage,  
Qui augmentoit sa grace d'avantage,  
Ce me sembloit, tant j'estois transporté.  
Zephire adonc qui la voyoit si belle,  
Mollement l'esventoit de son aile,  
Se pendillant à son poil mignotté.

XIII

Plus je la voy, plus je la trouve belle,  
Et quand cent fois, le jour je la verrois,  
Cent fois le jour, Le Clerc, j'y trouverois  
Quelque beauté d'accroissance nouvelle.  
Quand le Printemps en Mars se renouvelle  
On ne voit tant de fueillages au bois  
En un moment naistre tout à la fois,  
Que de beautez et de graces en elle.  
Non ! tu dirois que les astres des cieux,  
Nature et l'art ne seroient soucieux  
Que d'embellir, de polir et d'accroistre

L'infinité de ses perfections,  
Pour les premiers nous faire icy paroistre :  
Elle en beautez, moy en affections.

XIV

O doux regards, ô bouche, dont il sort  
Un ris, un chant, une parole accorte,  
Qui referoit une personne morte  
La rappelant du Charontide port !  
O cheveux bruns qui me liez si fort  
Et dont le Dieu, qui pour ses armes porte  
La fleche et l'arc, fait la ficelle forte  
Dont sans pitié il me traisne à la mort.  
O main douillette ! ô levre cynabrine !  
O front d'yvoire ! ô gorgette marbrine !  
O sein de lyz, des grâces le sejour.  
A peine au cœur sens-je l'amere playe  
De vostre adieu, tant extreme est la joye  
Qu'ore je sens pour vostre heureux retour.

XV

O belle main ! qui me serres le cœur,  
Qui clos ma vie en si petit espace,  
O belle main, ainçois ô belle nasse,  
Où m'emprisonne Amour mon belliqueur !  
Main, que mes yeux d'une triste liqueur  
Ont tant lavee en implorant ta grace,  
Main, pour laquelle il faut que je trespasse  
Tant tu m'es fière et pleine de rigueur !  
O belle main, ne me sois plus farouche,  
Et me permets que librement je touche  
A ce beau sein, ja desja s'esleyant

En deux cousteaux de porphyre et d'yvoire,  
Cousteaux flottant ainsi qu'au bord de Loire  
Deux petits flots sous un debile vent.

XVI

Si tu ne veux que je t'ayme, Maitresse,  
Ostes tes yeux plus luisans que le jour,  
Ostes ton front des grâces le séjour,  
Ostes ton ris, ostes ta gentillesse ;  
Ostes ta bouche, où la délicatesse  
Et les baisers folastrent à l'entour,  
Ostes ton poil où se pendille Amour,  
Ostes ton port si remply d'allegresse ;  
Ostes ton col rondement blanchissant,  
Ostes ta joue et son teint rougissant,  
Ostes tes mains, ta voix et ta parole ;  
Car cependant que tu auras en toy  
Tant de beautez, il faudra malgré moy  
Que plein d'amour à tes pieds je m'immole.

XVII

Demandez-vous qui me jaunist la face,  
O mes Amis ! veu que journallement  
Un soing caché dans mon entendement  
Du trait fatal de la mort me menace.  
Veux que je suis en un feu qui m'englace,  
Veux que je n'ay un seul petit moment  
De treve ou paix avec un pensement  
Qui jour et nuict mille morts me pourchasse.  
Je suis si plein d'amere passion  
Que je surpasse en malheur Ixion  
Et ses tourmens ne sont que douces peines

Au prix de ceux que je couve en mon flanc,  
Et qui glouttons s'espandent par mes veines  
Pour s'enyvrer du meilleur de mon sang.

XVIII

Ne me refuse, Anne pour ton servant  
Je te puis mieux servir que tu ne pense ;  
Je puis te faire une Deesse en France  
Par les beaux vers que je vays escrivant.  
Je puis darder du Ponant au Levant  
Plustost qu'en l'air un oiseau ne s'eslance,  
De ta beauté la divine excellence  
Et ton beau nom rendre tousjours vivant.  
Je puis encore en despit de Saturne  
Et de sa faulx, de la Parque et de l'urne,  
Te peindre icy d'immorteiles couleurs ;  
Donc pour servant, Mignonne, ne refuse  
Celuy qui peut, par l'outil de sa Muse,  
Eterniser ton nom et tes valeurs.

XIX

Revien, Zephire, et avec toy ramene  
Les belles fleurs merveilles du Printemps,  
Les ris mignards, les jeux, les passetemps,  
Afin qu'un peu mon Anne je promene.  
Des Aquilons la froidureuse haleine  
Et l'hyver morne ont duré trop longtemps  
Doncques revien et chasse tous ces vents  
Qui de frimas enfarinent la plaine.  
Comment peux-tu souffrir si longuement  
Que de Chloris le beau bigarrement  
Soit retardé du mari d'Orithye ?

Ce te sera une honte à jamais,  
Si en honneur bientôt tu ne remets  
De sa beauté la richesse amortie.

XX

Seule beauté de mes yeux adorée,  
Tu as le ris et le regard si beau  
Que si es mains tu portois un flambeau  
On te prendroit pour l'Alme Cytherée.  
Tu as comme elle une grace assurée  
Et dans les raiz de ton soleil jumeau  
Comme en ses yeux maint folastre Amoureux  
Tient pour blesser sa fleche préparée.  
Tu as la voix et le parler comme elle,  
Comme son sein ton beau sein se pommelle,  
Et toutes deux avez mesme embonpoint ;  
Vos lèvres sont vermeilles comme rose ;  
Vous differez seulement d'une chose ;  
Car Venus ayme et toy tu n'aymes point.

XXI

Dedans son bain Diane ne pleut tant  
Au Cadmean qui la vit toute nuë,  
Que la beauté que j'ay pour Dame esleuë  
Me pleut hier sur Loire s'esbatant.  
Amour estoit dans ses yeux voletant,  
Ayant és mains sa quadrelle esmouluë,  
Dessus sa bouche une troupe menuë  
De ris, d'attraits folastroit jolyment.  
Le Dieu de Loyre et ses belles Naïades  
Qui lors fouloient à nombreuses gambades  
Le verd tapys de leur humide bord

En la voyant si belle et si parfaite,  
Dirent tout haut : Voicy cette Nymphette  
Pour qui les Dieux voudroient courre à la mort !

XXII

Fleur de vertu, fontaine de beauté,  
Qui de mon cœur tout bas penser esloigne,  
Par qui le ciel icy-bas nous tesmoigne  
Combien il peut dessus l'humanité :  
Lorsque je pense en ta divinité  
Dire et de dueil tout le front me vergongne,  
Sçachant qu'en vain ma Muse s'embesongne  
A raconter quelle est ta déité.  
Pour dignement louer ton merite  
Et ta beauté en tant de cœurs escrite,  
Il me faudroit estre cil qui chanta  
Si hautement sur les bords de mon Loyre  
De sa Cassandre et l'honneur et la gloire  
Qu'avecques luy jusqu'au ciel les monta.

XIII

Croys vistement, o mon petit bocage,  
Sans avoir peur que le foudre des cieux,  
Ny que des vents le souffle audacieux,  
Te puisse nuyre ou te faire dommage.  
Croys vistement, afin que ton ombrage,  
Tous les estez, nous soit délicieux,  
Garantissant du chaud malicieux,  
De l'avant-chien, nostre tendre visage.  
Non, pour cela, Bocage ne crois point ;  
Mais pour l'amour de celle qui me poingt  
Si doucement de sa grace estimée.



Elle m'a dit et promis dès longtemps,  
Qu'elle viendrait, au retour du Printemps ;  
Prendre le frais sous ta verde ramée.

XXIV

Toute chose ayme et n'y a rien que vous  
Qui n'aymez point en ces gisantes terres.  
L'acier, le fer, les arbres et les pierres,  
Les eaux les monts ayment ainsy que nous.  
Les fiers lyons, les tigres et les loups  
Et les dragons aux dangereuses serres,  
Les vents mutins et mesme les tonnerres  
Trouvent qu'Amour est agréable et doux.  
Seule icy-bas vous avez la poitrine  
Veufve du feu de la belle Cyprine,  
Feu qui Pluton a peu mesme enflamer.  
A tout le moins, s'il ne vous plaist, ma Belle,  
De nous aymer, ne soyez si cruelle  
De nous deffendre à ne vous point aymer.

XXV

Belle Psyché, dont la beauté supresme,  
Les doux regards, les ris et les attraitz,  
Sont les brandons, les fleches et les traitz  
Dont Cupidon s'arme contre soy-mesme.  
Ne vois-tu point sur mon visage blesme  
De mes douleurs les douloureux portraitz ?  
Las ! quand veux-tu regarder de plus prez  
De moy, chetif, la passion extresme ?  
ne te chaut de mes tourmens, non plus  
Que s'ils n'estoient de tes beautez venus,

Que s'ils n'avoient de tes yeux prins naissance,  
Anne, pour Dieu, aye de moy mercy !  
Le Scorpion blesse et guerist ainsi :  
Heureux celuy qui guarist son offence !

XXVI

Voici la rive et l'herbe tendrelette  
Et les fleurons où ma Déesse un soir,  
Après avoir folastré, se vint seoir  
Avecques mainte et mainte Nymphelette.  
De ses doux ris naissoit la pasquerette ;  
Le ciel joyeux de si belle la voir  
Faisoit autour de sa face pleuvoir  
Maint hyacinthe et mainte violette.  
Le Dieu Amour, qui avec elle estoit,  
Prenoit ces fleurs et les embouquetoit,  
Puis, en faisant une humble reverence,  
Les agençoit luy mesme de sa main  
Sur le caillé de son pudique sein :  
Hé Dieu ! quel heur il avoit, quand j'y pense !

XXVII

Ha ! pauvre Guy, que tu es désolé  
Pour estre absent des beaux yeux de ta Dame,  
Beaux yeux brunets, dont la divine fiame  
En tes ennuyes te rendoit consolé !  
Que feras-tu, estant si reculé  
De ces beaux yeux, ainçois de ta chere ame,  
Qu'en vain, hélas ! au secours tu reclame  
De la douleur qui te rend affolé ?

Jamais Anthoine, au fort de son desastre,  
N'eut tant d'ardeur de voir sa Cléopastre  
Que tu en as de revoir ces yeux doux.  
Doux yeux, hélas ! si vous avez envie  
Que votre Guy ne perde point la vie,  
Avancez-vous, hélas ! avancez-vous !

XXVIII

Loire qui vas de ton onde vitrée  
Razant les murs de ma ville de Tours,  
Et qui conduis, sans faire aucuns destours,  
Tes flots chenus au sein de la Marée,  
Si tu vois plus, sur ta rive dorée  
D'un beau sablon, s'escayer de maints tours  
Cette beauté, source de mes amours  
Et des tourments qui m'ont l'ame esgarée ;  
Je te supply, d'un murmure adoucy,  
Luy raconter le penible souci  
Qui pour l'aimer incessamment m'affole.  
Si tu me fais une telle faveur,  
Par mes escrits je feray ton honneur  
Tel que celui de Gange et de Pactole.

SONGE

Il faisait chaud et le pere du jour  
Avoit ja fait la moitié de son tour,  
Quand pour charmer ma peine soucieuse  
Je me posay sur ma couche ocieuse,  
Ayant fermé les fenestres pour mieux  
Que le sommeil se glissat en mes yeux.

Mais aussitost que la vertu sorciere,  
De ses pavots eust cillé ma lumière,  
Le Dieu Morphée, ennuyé de mes pleurs  
Et des travaux de mes longues douleurs,  
Me vint offrir en songe ma Maistresse,  
Mon Ange ainçois, ayant sa brune tresse  
Esparsé au vent en mille crespillons,  
Où les Amours, ainsi que papillons,  
Volloient joyeux, armez d'arcz et de trouses,  
Et enrichis de cent mille detrousses.  
Sa robe estoit ouverte par devant,  
Qu'elle taschoit de rejoindre souvent,  
Pour m'empescher de contempler la gloire  
Et la rondeur de ces ondes d'yvoire,  
Qui vont flottant à petis mouvemens  
Sur son beau sein sujet de mes tourmens.

Mais aussi tost qu'en ce point je l'eu veuë,  
J'eu volonté de la voir toute nuë,  
Si que, malgré ses fœminins efforts,  
Je luy descouvre entierement le corps,  
Et sur mon lit brusquement je la couche,  
Où je baisay cent mille fois sa bouche  
Et ses beaux yeux, dont la flame pourroit  
Ressusciter un homme qui mourroit,  
Fendre les rocs, appaiser la marine  
Et arracher le cœur de la poitrine.  
Cent et cent fois dominant sa rigueur,  
Je t'embrassay d'une masle vigueur,  
Et l'approchay de si prés, ce me semble,  
Que nos deux corps se joignirent ensemble.  
O Dieu, que d'aise ! O Dieu, quelles beautez  
Voioy-je lors ! et quelles nouveautez

De lyz, d'œillets à pleines mains touchoy-je ?  
Et quels plaisirs au fond du cœur avoy-je !

Je ne puis croire, o Dieu ! que dans les cieux  
Il y ait rien de plus délicieux !  
Et croy qu'au prix d'une telle liesse  
Paradis soit une amere tristesse.

Certainement si j'eusse plus longtemps  
Repeu mon cœur d'un si doux pasetemps,  
Je fusse un Dieu, et sentoy ja mon ame  
S'aïler le dos d'une divine flame  
Pour m'emporter de ce terrestre lieu,  
Là haut au Ciel, pour me faire un grand Dieu:  
Et croy que cil qui auroit jouyssance  
Réellement de sa rare excellence  
Non seulement seroit un Dieu plus grand  
Que celuy-là qui tout brise et tout fend  
Quand il lui plaist, tant sa force est supresme ;  
Mais plus que Dieu, il seroit les Dieux mesme.

CHANSON

Je suis amoureux d'une fille  
Plus belle cent fois que n'estoit  
Venus, alors que la portoit  
Sa mere au fond d'une coquille.

Je pense que Nature aydée  
Du pouvoir souverain des Dieux,  
Ne l'ait faicte que pour les yeux  
Et que pour estre regardée,

Jamais la Royne Ægyptienne  
Ne mignota dessus son front  
D'un doigt fœmininement prompt  
Si belle tresse qu'est la sienne.

Titan, qui le jour nous apporte  
Tout resjouy de l'Orient,  
N'a l'œil si beau, ni si riant  
Qu'est le sien qui tout mon heur porte.

Sa belle et délicate jouë  
N'est autre chose qu'un œillet,  
Qui tout odorant et douillet,  
Dedans un plat de cresse nouë.

Il me souvient d'une grenade  
Riante au soleil automnal,  
Quand je voy le double coral  
De sa bouche où Amour panade.

Hé Dieu ! que la rondeur unie  
De son mignardelet menton  
Se rapporte bien au bouton  
D'une rose presque épanie.

Son col ressemble une colonne  
De marbre blanc, et son beau sein  
Large, net, entrouvert et plein,  
Ressemble à celui de Latonne.

Hé Dieu ! qu'il fait bon voir encore  
Sur ce sein doucement esmeu  
Descendre et monter peu à peu  
Ces flots que mon penser adore !

Ses mains sont aussi délicates  
Que du satin et ses dix doigts,  
Dignes du sceptre de nos rois,  
S'aboutissent de dix agathes.

Junon n'a le maintien si grave  
Qu'elle a, n'y l'aqueuse Tethis,  
Avecques ses talons petits,  
Au marcher n'a le pied si brave.

Bref la moindre beauté de celle  
Que mon cœur adore et mes yeux,  
Passe la plus belle des Cieux  
Et de la terre universelle.

CHANSON

Cet œil qui s'élève à l'égal  
D'un front d'yvoire et de cristal  
Noüant d'une douceur benine  
Dessous une voute ebenine,  
Hier mille traits me darda,  
Quand mon Anne me regarda.

Mais quoy ! ces mille traitz, au lieu  
De m'offenser, ont au milieu  
De mon cœur peint de la cruelle  
Mille fois la figure belle,  
Si que mon cœur, de tous costez  
N'est qu'un Paradis de beautez.

CHANSON

Je veux finir mes escrits,  
Et mes cris,  
Et mes plaintes nompareilles,  
Puisque pour les escouter  
Et gouster  
Ma Dame n'a point d'aureilles.  
Je veux n'avoir plus le teint,  
Ainsi peint  
De couleur à demy-bleuë ;  
Car pour voir ceste couleur  
De douleur  
Ma Dame n'a point de veuë.



Je faulx, Ma Dame les oyt,  
Et les voit  
Non pas pour m'estre propice ;  
Mais bien pour se resjouyr  
De m'ouyr  
Plaindre de mon grief supplice.  
Elle void tous les ennuis  
Où je suis  
Pour l'aymer plus que moy-mesme ;  
Mais c'est le plaisir plus grand  
Qu'elle prend  
De me voir si pasle et blesme.  
Ses liesses et ses ris  
De mes cris  
Croissent et prennent naissance,  
Et du malheur qui me tient  
Luy provient  
Toute sa resjouyssance.  
Mais quel arrest aymantin  
Du destin,  
Quelle force vehemente,  
Las ! me contraint d'estimer  
Et d'aymer  
Cela qui plus me tourmente ?  
Je ne sçauroy m'empescher  
De chercher  
Son amour, bien que je sache  
Au vray qu'en vain je la suy,  
Et poursuy,  
Et qu'à la fléchir je tasche.  
Mourons ! c'est assez languy,  
Pauvre Guy !

La mort seule a la puissance  
D'arracher hors de ton cœur  
La rigueur  
De ceste amour qui t'offense.  
Adieu ! Je m'en vay mourir  
Et courir  
Là bas d'une plante isnelle.  
J'espere plus de confort  
De la mort  
Que de mon Anne cruelle.

XXIX

Doy-je maudire ou louer la journée  
Que tes beaux yeux prindrent ma liberté ?  
Je n'en sçay rien ; car à la vérité  
Elle me fut cruelle et fortunée :  
Cruelle, autant qu'une flame obstinée  
Chassa de moy toute félicité,  
Remplit mon cœur de toute adversité  
Et m'aveugla plus que n'estoit Phinée.  
Elle me fut heureuse, pour autant  
Qu'elle me fist un amoureux constant  
De ta beauté qui n'a point de semblable.  
O jour heureux et malheureux aussi,  
Qui m'as rendu de tout ce monde ici,  
Le plus heureux et le plus misérable !

XXX

Voulez-vous point, Angelique beauté,  
Prendre pitié du mal qui me devore ?  
Las ! voulez-vous m'estre cruelle encore  
Et me gesner de vostre cruauté ?

Ah ! vous m'avez, Anne, assez tourmenté !  
Pource humblement vostre pitié j'imploré.  
Secourez-moy, ou je m'en vais dés ore  
Rendre l'esprit par vostre dureté.  
Non ! J'ai desir, ma Déesse, d'attendre  
Encore un peu : le Temps fait tout comprendre ;  
Le Temps enfin fait toute chose voir.  
Quand par le Temps vous sçaurez la misere  
Que j'ay pour vous, j'espere recevoir  
De vous le fruit duquel je desespere.

XXXI

A tout le moins si j'avois cêt honneur  
De la hanter et de parler à elle,  
Pour le guerdon de mon ame fidelle,  
Je ne plaindrois si souvent ma douleur.  
Mais ô Destin ! ô Desastre, ô Malheur !  
Sa mere est si farouche et si cruelle  
Qu'elle ne veut que ma Deesse belle  
M'eslise au vray pour son vray serviteur.  
O dure mere ! ô femme difficile,  
Si tu savois combien j'ayme ta fille  
Et de quels feux mon cœur en est espris,  
Tu m'octroirois le bien que je demande :  
Ce bien est grand ; mais mon amour est grande,  
Toute amour grande est digne de grand prix.

XXXII

Hault eslevé sur l'aile de ma ryme,  
Loing de la dent du peuple vicieux,  
Je veux graver ces sonnets dans les cieux  
Qu'Amour luy-mesme a poly de sa lyme.

Divines sœurs, qui habitez la cyme  
Du mont Parnasse au séjour gracieux,  
Favorisez mon vol audacieux :  
Vous en aurez quelque jour de l'estime.  
Et toy, Phœbus, pere des beaux esprits,  
Ne sois contraire à mon vol entrepris  
Et ne fonds point la cire de mon aile,  
Ou si tu veux que ton alme flambeau  
Brusle mon dos, donne-moy pour tombeau,  
Non une Mer, mais le Sein de ma Belle !





LE  
TROISIÈME LIVRE  
DES  
SOUSPIRS AMOUREUX  
DE  
GUY DE TOURS

---



SECOND LIVRE  
EN FAVEUR DE SON ANNE

I

Mon Anne et Cupidon sont presque mesme chose.  
Si mon Anne sousrit, Amour sousrit aussi ;  
Si elle est souciée, Amour est en souci ;  
Si mon Anne repose, Amour aussi repose.  
Si mon Anne ne parle, il a la bouche close ;  
Si mon Anne devise, Amour devise aussi ;  
Si elle a froid ou chaud, il est chaud ou transi ;  
Si mon Anne compose, Amour aussi compose.  
Si elle ouvre les yeux, Amour ouvre les yeux ;  
Si joyeuse elle chante, Amour chante joyeux ;  
Si son pied va marchant, Amour marche comme  
[elle ;  
Bref tout ce qu'elle fait, Amour le fait soudain.  
Ils different pourtant ; car Amour est humain  
Et mon Anne est farouche, inhumaine et cruelle.

II

Madame, ce n'est point l'orgueil ny le mespris,  
Qui font que quelquesfois pardevant vous je passe  
Sans me recommander à vostre bonne grace  
Et saluer vos yeux, planettes de Cypris.  
Madame, vostre Guy n'est point si mal appris  
Que s'il ne se sentoit de qualité trop basse  
Il ne vous saluast d'une joyeuse face ;  
Il craindroit, l'ayant fait, d'avoir trop entrepris.  
Il vous honore tant, vous ayme et vous revere,  
Qu'il craint plus que la trait de la Parque severe  
De vous estre ennuyeux et de vous faire tort ;  
Voyre il vous ayme tant que mesmement il n'ose,  
De peur de vous fascher, dire qu'estes la cause  
Et le sujet du mal qui le meine à la mort.

III

Ni le peu de soucy qu'elle a de mon tourment,  
Ni cette folle amour qu'obstiné je luy porte,  
Ni l'espoir affronteur qui trop haut me transporte,  
Ni mille et mille maux que je souffre en l'aymant,  
Ni ses jeunes desdains croissant journellement,  
Ni tant de passions que sa fierté m'apporte,  
Ni la crainte que j'ay qu'un autre me l'emporte,  
Ni la chaleur du feu qui me va consumant,  
Ni l'arrest de ma mort qu'on lit dessus ma face,  
Ni le dueil que je sens estant loing de sa grace,  
Ni ses propos divins qui me sont interdits,  
N'auront jamais pouvoir d'esloigner de mon ame  
L'ardente affection que je porte à ma Dame ;  
Car telle affection m'est un vray Paradis.

IV

Ne vous suffit-il pas, belle Anne de mon âme,  
De me brusler le cœur du feu de vos beaux yeux ?  
Voire de me brusler en tant et tant de lieux,  
Que je ne suis plus rien qu'une amoureuse flame ?  
Ne vous suffit-il pas de me voir, ô ma Dame,  
Le butin eternal d'un feu victorieux,  
Pour estre idolastrant d'un cœur devotieux  
Vostre beauté qu'en vain en bruslant je réclame ?  
Sans encore vouloir dedans le feu jeter  
Ces sonnets innocents qu'Amour m'a fait chanter  
Pour faire vos vertus par tout le monde entendre ?  
Mais quoy, fiere Beauté, vous gaingneriez fort peu,  
Pour les perdre du tout, de les jeter au feu ;  
Car ainsi qu'un Phœnix renaistroyent de leur  
[cendre.

V

Vous donner des bouquets, c'est porter de l'areine  
Aux rives de la mer, des rameaux aux forests,  
Des lyz à vostre sein, à vos yeux des attraitz  
Des naques à vos doigts, du musc à vostre haleine.  
De bouquets et de fleurs vous estes toute pleine ;  
Les vertus, les honneurs dont vous faites acquetz  
Sont vos roses, vos lyz, vos fleurs et vos bouquets,  
Qui font tant admirer les vergers de Touraine.  
Doncq au lieu d'un bouquet, je vous offre ces vers  
Ce jourd'huy qu'un chacun par ce grand univers  
Revere le saint nom dont vous estes nommée.  
Le temps à la parfin le bouquet faniroit ;  
Mais les fleurs de ces vers fanir il ne sçauroit,  
Non plus que les fleurons de vostre renommée.



VI

Si tu es amoureux de la divinité,  
Nos amours, de la Rue. ont la mesme origine  
Ton amour est divine et la mienne est divine :  
Tu aymes le soleil et j'ayme sa clarté.  
Est-ce pas adorer la mesme Dêité.  
Qu'adorer ses effectz ; et prisant la machine,  
De la terre, de l'air, du ciel, de la marine,  
Prise-t-on pas l'autheur de sa nativité ?  
Je pense que celuy qui chante les louanges  
De ma belle Maistresse equiparable aux Anges,  
Louange, honore, prise, ayme et revere Dieu ;  
Car je croy fermement que Dieu ne l'a point faite,  
Et d'esprit et de corps, si belle et si parfaite,  
Que pour se faire en elle adorer en ce lieu.

VII

Belle fleur de quinze ans, qu'en toute reverence  
J'adore dans mon cœur, hélas ! ne veux-tu point  
Que ce Doux Archerot, qui si doucement poingt,  
De son feu doucereux allume ton enfance.  
Aymes, ore qu'Avril ton visage enjouvance,  
Ore que les attraitz, les graces, l'enbonpoint,  
La beauté, le loisir t'honorent de tout point  
Et qu'en toy seule ensemble ils font leur demeure.  
Belle, ne garde point à Pluton ta beauté, [rance.  
Ny au temps, qui remply de trop de cruauté  
Gaste et devore tout. Il vaut mieux qu'un jeune  
[homme  
Dispost, comme je suis, par mille passetemps,  
Cueille sein contre sein les fleurs de ton printemps  
Et en si doux esbats apres toy se consomme.

VIII

Non, je n'auray jamais en ses yeux de fiance ;  
Leurs regards sont trompeurs et pleins de  
[trahison ;  
Ils sont cause, Binet, que je suis en prison  
Et qu'entre mille ennus je passe ma jouvence.  
Eux, en amadouant ma debile innocence  
D'un accueil gracieux, et ma sottie raison  
Par un petit sousris, meirent en ma maison  
Le feu de cet enfant qui met tout en enfance.  
Tellement qu'aujourd'huy le Prince Idalien  
Fait de mon pauvre cœur un mont Sicilien,  
Qui brusle incessamment et jamais ne consume,  
Et quand il aperçoit que cet amoureux feu,  
A faute de sujet se diminue un peu,  
Il devalle en mon cœur et plus grand le r'allume.

IX

Si tu ne veux m'aymer, o ma douce Rebelle,  
Permits à tout le moins que je t'ayme et ne sois  
Si pleine de rigueur; car si je ne t'aymois  
La mort incontinent m'emmeneroit chez elle.  
Je n'ay d'autre âme en moy que cet amour fidelle,  
Cette gentille Amour, et si tu me l'ostois,  
Tu m'osterois l'esprit, la raison et la voix,  
Amortissant du tout ma masse corporelle.  
C'est ore, Cupidon, qu'assurément je croy  
Que sans faute tu es de toute chose Roy  
Que tu es cêt Esprit infus par tout le monde,  
Que rien sans ton pouvoir ne vit en ces bas lieux,  
Que tu es le maintien des hommes et des Dieux  
Et que ta main de tout porte la pomme ronde.

X

Celle qui dans ses yeux tient ma mort et ma vie,  
Hier se promenant pres de moy pas à pas,  
O rigoureux desdain ! sur moy ne daigna pas  
Jetter un seul regard, tant mon heur luy ennuye.  
Anne, si vous avez une si grande envie  
Que le dard inhumain du violent trespas  
Me face devaller aux ombres de là bas,  
Je suis prest d'obeir à vos desirs, m'Amie  
Faites ce que voudrez de moy ; je suis à vous ;  
Exercez dessus moy vos plus aspres courroux,  
Et d'un trespas cruel guerdonnez mon service.  
La donc avancez-vous ; je ne puis recevoir  
Plus grand contentement qu'en trespasant me  
Faire à vos cruautez de mon cœur sacrifice. [voir

XI

Combien qu'un long chemin m'esloigne de vos yeux,  
Petits yeux, où Venus ses amorces retire,  
Et d'où son fils Amour mignardement me tire  
Mille traits qui le font de moy victorieux.  
Je ne laisse pourtant de les voir en tous lieux  
Et de sentir en moy l'agreable martyre [desire  
Dont de prés ils gesnoyent mon cœur, qui ne  
Plus d'heur que de mourir en tourment si joyeux.  
Une maison, un mont ou un arbre, Maistresse,  
Peuvent bien empescher de voir la blonde tresse  
Du soleil, non le jour que produisent ses rayz ;  
Ainsi le long chemin empesche bien ma veuë  
De voir vostre beauté de grâces tant pourveuë,  
Mais non pas d'en sentir ny d'en voir les effects.

AIR

Sortez du fond de ma poitrine,  
Souspirs, et allez vistement  
Conter à ma toute-divine  
En quel miserable tourment  
Je suis pour son esloignement.

Dites-luy qu'une douleur forte  
M'a presque mis dans le tombeau,  
Et que c'est le bien que m'apporte  
L'esloignement de ce flambeau,  
Qui dans ses yeux reluist si beau.

Dites-luy, d'un piteux langage,  
Que si elle a quelque vouloir  
De me garantir de la rage  
Du tourment qui me fait douloir,  
Que bientost me vienne revoir.

XII

O cheveux, doux liens de mon ame asservie,  
O front calme et serain, ô sourcils ébenins,  
O beaux yeux brunelets, dont les astres benins  
Gouvernent à leur gré le vaisseau de ma vie!  
O delicate jouë, où la mordante envie  
Ne scauroit que reprendre, ô rempars coralins,  
O bouche d'amaranthe, ô propos tout divins,  
O ris, qui quelquefois mes travaux dessennuye!  
O col plus blanc que neige, ô gorgette de laict,  
Qui ceinte richement d'un carquan noirelet,  
Se fait par son contraire apparoistre plus belle!  
O mon Anne, ô mon Tout, ô mon cœur, ô m'Amour,  
N'auray-jejamais l'heur de vous voir de retour  
Revenez ! ou la mort m'emmenera chez elle !

XIII

Elle est donc de retour cette vermeille Aurore  
Qui avec elle esclost le jour de ma clarté !  
Elle est donc de retour cette unique beauté  
Que mon œil idolastre et que mon cœur adore  
Elle est donc de retour cette riche Pandore  
Qui a tant eu de dons de chaque Deité,  
Qu'en la voyant on void toute divinité  
Et tout ce qu'icy bas on souhaite et honnore.  
Elle est donc de retour ! Et si n'ay eu cet heur  
Dela voir et d'apprendre aux pieds de sa grandeur  
L'aize qu'au fond du cœur je sens pour sa venue.  
O bien-heureux retour, qui chasses tout ainsi  
L'angoisse de mon cœur, qu'un soleil éclairci  
Chasse l'obscurité d'une poisseuse nuë.

XIV.

Anne, dont les beautez chaque jour me font vivre  
Entre mille trespas, cest Archerot vainqueur  
A mieux escrit ton nom au centre de mon cœur  
Que je ne l'ay escrit au dedans de ce livre.  
Si tu sçavois combien ce petit Dieu me livre  
D'extresmes passions en aymant ta valeur,  
Je sçay que tu aurois pi tié de ma douleur,  
Eusses-tu le cœur fait de metal ou de cuyvre.  
Cinq ans sont ja passez que plein d'affection  
J'endure mille ennuis pour ta perfection,  
Sans que tu ayes d'e ux ny de moy cognoissance.  
Mais pour tous ces ennuis je ne requiers sinon  
Qu'Amour dedanston cœur escrive ainsimon nom,  
Qu'il a le tien escrit dedans ma souvenance.

PEINTURE D'AMOUR.

Le premier qui peignit Amour petit garçon,  
Aveugle et emplumé et sans nulle vesture,  
Monstra bien, le peignant d'une telle façon,  
Qu'il estoit sans esprit et lourd à la peinture.  
Celuy n'est point enfant qui dompte Jupiter,  
Qui luy oste des mains le foudroyant tonnerre,  
Qui peut, d'un petit trait à l'aise surmonter  
Le ciel, l'air et la mer, les enfers et la terre.  
Celuy n'est point sans yeux, qui decoche si droict,  
Dans le cœur d'un chacun, ses poignantes qua-  
[drelles,  
Qui ne faillit jamais à rencontrer l'endroit  
Menacé du regard de ses vives prunelles.  
Celuy n'est point vollage, ains solide et constant,  
Qui fait incessamment dans mon cœur sa demeure  
Qui depuis cinq estés, que je regrette tant,  
Ne m'a pas esloigné d'une minute d'heure.  
Celuy ne va point nud qui despouille les Dieux,  
Les princes et les rois monarques de la terre.  
Quoy ! celuy qui commande en ce monde et aux  
[cieux.  
Yroit-il sans habit, comme feroit un herre ?  
Tandis que je faisois ces amoureux discours  
Mon Anne en souriant me dit : — Si tu desires  
Tirer naïvement le Prince des Amours,  
Devines ce qu'il faut ? Il faut que tu me tires !



## DEFFICT DE COMBAT

D'ANNE ET D'AMOUR.

Mon Anne voyant un jour  
Dans un pré l'enfant Amour.  
Luy dist, d'une voix folastre :  
— Petit Dieu, veux-tu combattre ?  
Soudain ce Cytherien  
Luy repond. — Je le veux bien.  
— Laisses donc, luy dist ma Dame,  
Cette violente flamme  
Ces fleches et ce carquois !  
Et ce petit arc turquois !  
— Et quoi ! Si je m'en desnue,  
Que pourra ma dextre nue  
Contre-toy ? Luy dist riant  
Ce petit Dieu variant.  
Toutes fois puisqu'as envie  
D'esbattre en ce point ta vie,  
Je quitteray mon carquois  
Et mon petit arc turquois,  
Et ma flame violente,  
Pourveu que tu sois contente  
De clore tes deux beaux yeux ;  
Car leurs raiz bruslent les Dieux,  
Et que ta langue sommeille  
Dedans ta bouche vermeille ;  
Car son langage disert  
Les dieux et les hommes perd.  
— Je le veux, dist ma deesse,  
Puis tout soudain elle abaisse



Ses paupieres sur ses yeux,  
Dont les raiz bruslent les Dieux,  
Et dans sa vermeille bouche,  
Qui jusques au cœur me touche,  
Elle enferma son parler  
Qui peut les Dieux affoler,  
Mais soudain que sa paupiere  
Luy eust sillé la lumiere,  
Et que ses yeux furent clos,  
Et sa bouche sans propos,  
Amour dans le ciel s'envole,  
Luy disant cette parole :  
— Anne, l'attrait gracieux  
Que tu as ayant les yeux  
Fermez et la bouche close,  
Peut surmonter toute chose.

CHANSON,

Mon Anne trouvant un jour  
Endormy l'enfant Amour,  
Finement luy prist ses fleches,  
Son arc turquois et ses mèches.  
Mais si tost que le sommeil  
Eust abandonné son œil,  
Et qu'il se trouva sans armes,  
Il versa cent mille larmes.  
Ne pleure tant, dist Cypris,  
Tes traictz et tes feux surpris,  
Anne les a voulu prendre,  
Mon mignon, pour te les rendre.  
Ell' n'a besoin de tes feux ;  
Car des beaux raiz de ses yeux

Et de sa douce faconde  
Elle embraze tout le monde.

ODE A PHŒBUS.

Phœbus à la blonde tresse,  
Viens t'en icy promptement,  
Pour donner allegement  
A ma fievreuse Maistresse.

Ce tesera une honte,  
Si cette amere douleur  
Ternist la vive couleur  
De sa bouche qui me donte.

Viens donc, Phœbus, et te haste,  
De peur que ce fievreux mal  
N'endommage le coral  
De sa levre delicatte !

De peur que sa belle joue  
Ne perde son teint pourprin,  
Où tousjours le Dieu Cyprin  
Follastre et gayment se joue.

Ha! ce seroit grand dommage,  
Si son jeune front de laict  
Devenoit affreux et laid  
Et refroigné devant l'âge ;

Si cette jeune Deesse,  
Par un fievreux accident,  
Tout d'un coup alloit perdant  
La grâce et la gentillesse.

Phœbus, sois luy donc propice  
Et tost devalle en ce lieu,  
Car c'est la raison qu'un Dieu  
Une Deesse guarisse.

XV.

L'escumiere Venus et les trois belles Graces,  
Despites en leur cœur de voir ceste beauté  
Que j'adore et revere en toute loyauté,  
Les surpasser en ris en beautez et en graces,  
Toutes pleines au cœur de jalouses menaces,  
Allerent implorer, en toute humilité,  
Le secours malheureux de la Deesse Até [nasses.  
Pour nuire au beau sujet qui me tient en ses  
Cette fiere, approuvant leur maudite oraison,  
Escoula ne sçay quelle angoisseuse poison  
Dans le corps angelic de celle qui m'embraise,  
Cuidant anéantir sa divine beauté ;  
Mais tout ainsi que l'or s'affine en la fournaise.  
Sa grace s'embellist en telle cruauté.

XVI.

Amour n'est immortel que pour rendre immortelle  
La belle affection que je porte aux beautez,  
Qu'on void en vostre corps vivre de tous costez  
Et qui vous font ça bas sur toutes la plus belle ;  
Amour n'a point le dos garny d'une double aille,  
Que pour guinder au ciel de voz divinitez  
Les vœux que je vous fay, lorsque vos cruautez  
Redoublent contre moy leur puissance cruelle.  
Amour n'a point de traitz sinon pour me blesser ;  
Amour n'a point de nœuds, sinon pour m'enlacer  
Amour n'est point armé, sinon contre moy  
[mesme .

Amour n'a point de feux que pour me martyrer,  
Amour n'a d'arc és-mains, sinon pour me tirer ;  
Bref Amour n'est Amour qu'afin que je vous  
[ayme.

QUATRAIN

Pourquoy te myres-tu, Mignonne, en ceste glace ?  
Si tu veux bien mirer tes beautez et ta grace,  
Mires toy dans mon cœur profondément navré:  
Amour de son traict d'or t'y a pourtraite au vray.

LOUANGE DE LA BRUNETTE

*A Guy Favereau, sieur de la Grange*

ADVOCAT EN PARLEMENT

Il est vray, je le confesse,  
Favereau, que ma Deesse  
A les cheveux bruneletz  
Et les deux yeux noirelets,  
Qu'elle a de brune teinture  
La délicate voûture  
De ses sourcils gracieux ;  
Dont Amour ingenieux  
Fait l'arc duquel il me jette  
Au cœur sa fiere sargette.

Mais pour cela, Favereau,  
Son visage est-il moins beau ?  
Sa grace en est-elle moindre ?  
Son œil en peut-il moins poindre ?  
Et le coral doux-riant  
De sa bouche moins friant ?

En sa façon et son geste  
En est-elle moins celeste ?  
L'ondoyement de son aller  
Et les mots de son parler  
En sont-ils moins agréables,  
Moins plaisans et moins louables ?  
Et son esprit en est-il  
Moins habille et moins subtil ?

La nuit est sombre et noirette,  
Et la lune brunelette  
Poste, par les Astres beaux,  
Au galop de deux moreaux.  
Venus aime les nuits sombres,  
Les lieux recoys et les ombres  
Des taillis et des forests  
Et le fond des Antres fraiz,  
Le silence des vallées  
D'ombrages emmantelées ;  
Et cette belle Cypris,  
Pour estre brune, eut le prix  
De cette pomme dorée,  
Qui, sur la race Hectorée,  
Versa tant d'afflictions  
Et de maledictions.

Y a-t-il vive estincelle  
Qui ne brille en la prunelle  
Et au regard d'un œil brun ?  
Y a-t-il plaisir aucun,  
Y a-t-il liesse aucune  
Que n'ait une fille brune ?  
D'une brune le baiser  
Est cent fois plus à priser



Que celuy là de la blonde.

Aussi n'est-il en ce monde  
Baiser plus délicieux,  
Plus doux et plus gracieux,  
Plus amoureux et folastre  
Que celuy d'une noirastre ;  
Ny baiser plus fade au cœur  
Plus orphelin de vigueur  
Et plus desplaisant à l'âme  
Que cil d'une blonde Dame ?  
La Grece et l'Itale aussi  
Sont vrais tesmoins de eecy ;  
Qui ne trouvent fille aucune  
Belle, si elle n'est brune,  
Si elle n'a les cheveux  
Bruneletz et les deux yeux.

Aux yeux des filles brunettes  
Vous voyez mille amourettes,  
Mille graces, mille attraitz,  
Mille brandons, mille traitz,  
Maint amoureuse scintille  
Y briller, et mille et mille  
Folastres cupidonneaux  
Volleter, ainsi qu'oyseaux,  
Par leurs cheveleures noires,  
Piaffans de leurs victoires.

Les liesses, les plaisirs,  
Les delices, les desirs,  
Les gaillardes mignardises,  
Les mignardes gaillardises,  
Les agreables devis  
De mille baisers suyvis,

Les Ris emmusquez de basme,  
Et d'Amour la douce flame  
Folastrent soir et matin  
Sur le bel escarlatin  
De leur bouchette petite,  
Où mainte perle d'eslite,  
Trez bien assize dedans,  
Apparoist au lieu de dents.

Bref les Dames brunelettes,  
Bref les brunes pucelettes  
Sont plus belles que ne sont  
Celles qui ont le poil blond  
Et les yeux de couleur bleuë,  
Ainsi qu'une espaisse nuë.

Quant à moy, tant que j'auray  
Le cœur vif, j'estimeray  
Les noirettes Pucelles  
Cent mille fois plus que celles  
Qui, comme une Pallas, ont  
Les yeux verts et le poil blond.

Donc, Favereau, je t'assure  
Par la gentille enfonceure  
De l'arc et par le brandon  
Du petit Dieu Cupidon,  
Que j'aymeray mon Annette  
Tant qu'elle sera Brunette.

LOUANGE DU PRÉ DE SON ANNE.

Le voicy ce joly pré,  
De mille fleurs diapré,  
Où ma folastre Angelette,  
Où ma belle Nymphelette



Reçoit tant de pasetemps,  
En la saison du Printemps.  
Le voicy ! que je le baise  
Mille fois tout à mon aise,  
Voire autant de fois qu'il a  
De fleurettes çà et là.  
Ha ! mignon. que je t'honore ;  
Non pour l'esmail qui colore,  
D'un divers bigarrement  
Ton mollet accoustrement ;  
Mais pour ce que tu agrée  
A ma Dryade sacrée,  
A mon Anne, dont les yeux  
Luisent comme Astres aux cieux.

Donc, o beau Pré, je diray,  
Et si point ne mentiray,  
Qu'il n'y a pré en ce monde  
Qui en tant de fleurs abonde,  
Que toy, qui va surpassant  
Tout autre pré fleurissant  
Que toy, en qui l'on void naistre  
La pasquerette champestre  
La fleur du treffle et du thin,  
Du picot et du plantain,  
Du serpollet, de l'ozeille.  
Que la mesnagere abeille  
Et les pettis papillons  
Et mille et mille oisillons  
Suçent chaque matinée,  
Des que l'humeur emmannée  
Dessus est cheute du ciel,  
Affin d'en faire leur miel.

Le pré où la belle Europe  
Cueilloit, avecques sa trope  
Des fleurs pour embouqueter,  
Lorsque le grand Jupiter  
La ravit pour sa maistresse,  
Ayant emprunté l'espece  
D'un gay taureau blanchissant,  
N'estoit pas si fleurissant  
Que toy dont le tapys porte  
Des fleurons de toute sorte.

Le rivage où le Thebain,  
De son invincible main,  
Arracha la corne horrible  
Du front d'Achelois terrible,  
N'estoit si bien diapré  
Que tu es, o joly pré,  
Bien qu'aux Naiades douillettes  
Il fournist lors de fleurettes  
Pour en remplir jusqu'aux bords  
Cette corne au bout retors.

La prée où muée en vache  
Paissoit la fille d'Inache,  
Lorsque de cent yeux aigus  
La gardoit le monstre Argus,  
N'estoit pas si variante  
En fleurons, ni si riante,  
Que tu es ; aussi tousjours  
Les delices, les amours  
Vollent et vollent sans cesse  
Parmy ta delicatesse,  
Invitant le troupeau cher  
Des belles Nymphes du Cher

Et le sacré chœur des Phées,  
Poupinement atiffées,  
Et les Sylvains d'alentour  
A s'entrefaire l'amour.

Le beau pré où Proserpine  
Fut de Pluton la rapine,  
N'estoit si bien diapré  
Que tu es, o joly pré !

La rive de Castalie  
N'est en fleurons si jolye  
Que tu es, ny celle-là  
Où Jupin despucella,  
Dessous la forme d'un cygne,  
Lede d'un tel honneur digne.  
Bref ni rivage ni pré  
N'est tant que toy diapré.

Donc à bon droit mon Annette,  
Mon Euphrosine brunette  
T'appelle son pré joly,  
Son pré de fleurs embelly,  
Son pré mignon, son pré riche,  
Son pré qui n'est point en friche,  
Son beau pré, son pré gaillard,  
Son pré gay, son pré mignard.  
Mon Dieu quel plaisir estoit-ce  
A ceste troupe Deesse,  
Qui suyvoit ma Nymphé, adonc  
Qu'elle s'estalloit au long  
De ta verdure esmaillée,  
De la voir, si esveillée,  
Marcher, courir et saulter  
Et quelquefois s'arrester,

Pour baiser ton herbe espaisse,  
De sa levre baiseresse.

Hélas ! où estoy-je alors ?  
Non ! de regrets je me mords  
Que je n'estois avec elle,  
Ou que n'estois sauterelle,  
Ou gresset ou grezillon,  
Pour voir sous son cotillon  
Cette precieuse chose,  
Hélas ! que nommer je n'ose,  
Ny en moy mesme penser,  
Tant je crains de l'offenser.

Mon Dieu ! En la voyant telle  
Parmy ton herbe nouvelle,  
Que j'eusse reçu de bien,  
De delices, et combien  
De cheres resjouissances,  
Ains plus tost de desplaisances,  
O joly Pré, de te voir,  
Au lieu de moy, recevoir  
De sa bouchette petite  
Les baisers que je merite  
Mieux que toy, car tu ne peux  
Gouster ses baisers, heureux  
Comme moy, qui ay une ame  
Propre à recevoir tel bâme  
Et propre à juger combien  
Ses doux baisers font de bien.

Or puisque ma Nymphelette,  
Ma toute belle Angelette  
T'ayme, je te veux aymer  
Et sur tout autre estimer,

Te promettant qu'à ma Lyre  
Je ne feray plus rien dire  
Que ton los, pour l'amitié  
Que te porte ma moitié.

ODE

Tant que vivant je seray,  
Anne, je vous aymeray,  
Et vostre fière rudesse  
Qui me tourmente sans cesse.  
Vos rigueurs et vos desdains  
Et vos changements soudains  
N'auront jamais la puissance,  
(J'en jure votre excellence),  
De bannir hors du sejour  
De mon cœur la grande amour  
Qu'obstinément je vous porte,  
Tant elle est constante et forte.

Et si apres le trespas,  
Maistresse, on ayme là-bas,  
Croyez qu'en la fosse obscure  
Je n'auray pas moins de cure  
De vous aymer, que j'avois  
Lorsqu'au monde je vivois.

A SON BOCCAGE

O joly bosquet,  
Où tousjours babille  
D'un mignard caquet  
La troupe gentille

Des oiseaux gaillards,  
Qui, d'une aïse peinte,  
Vollettent sans crainte  
Parmy tes feuillards.  
N'est-ce un grand desduict,  
Aux saisons qu'Hercule  
Plus asprement luit  
En la canicule,  
D'avoir sur son œil  
Un espais fueillage,  
Qui nostre visage  
Prive du Soleil ?  
Que jamais des foudres  
Les feux inhumains  
N'offensent tes coudres  
Plantez de mes mains.  
Ny chaleur, ny pluye,  
Ny gresle, ny vent  
Fierement soufflant,  
Jamais ne t'ennuye.  
Loing de toy tousjours  
La taulpe, orpheline  
Du jour de nos jours,  
Ne te soit maline ;  
Ores, ny jamais  
La chenille infecte  
Ne fasse retraite  
Dans ton bois espais.  
Mais bien sous ton ombre  
Les rossignoletz,  
Avec un bon nombre  
D'autres oiseletz,

Voletent sans cesse,  
Chantans les beautez  
Et les cruautez  
D'Anne ma Deesse

ODE

SUR LA MORT D'UN PAPILLON

Lorsqu'un petit Papillon  
De son double esventillon  
Voloit autour de la face  
De mon Anne, il print l'audace  
De baiser les beaux œillets  
Et les couraux vermeilletz  
De sa bouche, toute pleine  
D'une ambrosiène aëline.

Mais las ! comme il les baisoit  
Et à souhait se païssoit  
D'une viande si douce,  
La mignarde de son poulce  
Si doucement le ferut  
Que le pauvret en mourut.

Et dit-on qu'il fist entendre  
Tel propos, avant que rendre  
Sa chère amulette au vent :  
— Que j'auray d'oresnavant  
D'honneur, de gloire et d'envie,  
Pour avoir perdu la vie  
Par les mains d'une beauté,  
Pour qui toute Deité  
Quiteroit la voute ronde  
Du ciel, pour venir au monde



Cercher un mesme trespas,  
Que celui qui de ce pas  
Me va mettre dans la tombe,  
Où il faut que chacun tombe !

### PROSOPOPÉE

#### DU MIROIR DE SON ANNE

Mon Anne un jour se mirant  
Et ses beautés admirant,  
Son miroir luy dist : — Cruelle,  
Que te sert-il d'estre belle ?  
Mais dy moi que te sert-il  
D'avoir le front si gentil ?  
D'avoir le plein de ta face  
Si remply de bonne grace,  
Le poil si bien atiffé  
Et le chef si bien coiffé,  
Le corsage si celeste,  
Si tu fuis comme la peste  
Amour et ses pasetemps,  
En la fleur de ton printemps ?  
Cela sied mal à la belle  
D'estre à Cupidon rebelle,  
Et toute dame qui est  
Jeune, agréable et qui plaist,  
Doit, pendant que la verdure  
De sa jeune beauté dure,  
Aymer, car le plus souvent  
La beauté fuit comme vent,  
Et la jeunesse s'envole  
Comme fait une parole

Sans jamais plus revenir ;  
Et l'on ne peut rajeunir  
Comme le serpent qui laisse,  
Quand il luy plaist, sa vieillesse.

Donc, Mignonne, cependant  
Que ton œil est si ardent,  
Que sur ta face poupine  
Fleurist la belle aiglantine,  
Que le fleuron de Cypris  
Rougist entre mille ris  
Autour de ta belle bouche,  
Qui jusqu'à l'ame me touche ;  
Pendant que toutes beautez  
T'escortent de tous costez  
Et que le temps t'est propice,  
Ayme avant que tu vieillisse.

Helas ! mon Dieu ! quel regret,  
Quel gemissement secret  
Tu aurois en ta vieillesse,  
D'avoir passé sans liesse  
Et sans aucun pasetemps  
Les beautez de ton Printemps.

Mais dy pourquoi t'aurait faite  
La nature si parfaite ?  
Si non pour prendre plaisir  
En amour et pour choisir  
Quelqu'un remply d'allegresse,  
Qui toute nuict te caresse,  
Qui te baise tout le jour  
Sans s'ennuyer de l'amour ?

Une fille trop pudique,  
Et qui à rien ne s'applique

Qu'à decevoir sa beauté  
D'une longue chasteté,  
N'est pas digne qu'on l'appelle  
Fille, mais beste cruelle,  
Voire une masse de fer,  
Qu'Amour ne peut eschauffer.

De cecy je te conseille ;  
Et croy que, si ton oreille  
Ne surpasse en surdité  
Des marbres la dureté,  
Que ceste vive parole  
Te fera plus douce et molle  
Envers ton fidelle Guy,  
Qui pour toy tant a languy.

CHANSON

Bien-heureuse tu chante,  
Cigalle, en ces rameaux,  
Et, chetif, je lamente  
Mon dueil sous ces ormeaux.

Tu te pais de rosée ;  
Je me pais de ces pleurs,  
Dont ma face arrosée  
Tesmoigne mes douleurs.

La chaleur estivale  
Ne t'endommage point ;  
Et la flame fatale  
D'Amour tousjours me poingt.

Où il te plaist tu volles,  
Et je suis en prison ;  
Gayer sont tes parolles,  
Et triste est ma chanson.

Ta chaleur se consume  
Au flair des doux zephirs ;  
Et la mienne s'allume  
Au feu de mes souspirs.

Trop tu te glorifie,  
Et je m'abaisse trop,  
Sous ce Dieu de Paphie  
Qui m'emmene au galop.

Mignonne, je t'égale  
En un point seulement ;  
C'est qu'en chantant, Cigale,  
Tu meurs, et moy chantant.

ODE A SON ANNE

A cause que ta beauté,  
Mignonne, a la primauté  
Dessus toute autre vivante,  
Tu m'es fiere et arrogante,  
Tu te ris de ma langueur  
Et du brasier de mon cœur ;  
Et lorsque je te saluë,  
Te rencontrant par la ruë,  
Tu tournes en autre part,  
Pour ne me voir, ton regard.

Doncq en ce point tu te mocque !  
Ans ! venez, je vous invoque,  
Pour abaisser son orgueil  
Qui me devale au cercueil.

Et toy, vieillisse tardive,  
Ores monstre-toy hastive

Et de ton marcher plus prompt  
Vien-t'en luy rider le front,  
Et luy voler sa jeunesse  
Et blanchir sa noire tresse ;  
Afin qu'ainsi de son corps  
Tout orgueil sorte dehors.

ELEGIE

[Dame.

Mon Dieu ! que j'ay de maux pour vous aymer, ma  
Mon Dieu ! que j'ay d'ennuis enclos dedans mon âme,  
Pour estre idolastrant d'une parfaicte foy  
Vostre jeune beauté, qui n'a soucy de moy ;  
Qui d'autant plus me voit souffrir pour l'amour d'elle,  
Se monstre à mes douleurs inhumaine et rebelle.

O dure cruauté ! ô malheureuse Amour !

Que maudite soit l'heure et maudit soit le jour

Que je te fus sujet et que ta chaude flame

Eprit mon jeune sang d'une si froide Dame !

Au moins si j'esperois, après tant de douleurs,  
Tant d'ennuis, tant de maux et tant d'ameres pleurs,  
Qui de jour et de nuict roulent dessus ma face,  
Surgir heureusement au havre de ta grace,  
Je ne me plaindroy pas. Mais, las ! aucun espoir  
Ne flatte les tourmens qui tant me font douloir,  
Et n'est rien que la mort, que j'appelle à toute heure  
Qui puisse mettre fin au dueil qui me malheure.

Mais que dy-je, insensé ! Amour n'est point sujet  
Aux effets de la mort, ny au fil de son traict.

Nous sentons aussi bien nos peines amoureuses  
Dedans le froid giron des urnes ténébreuses,

Après que sommes morts, que nous faisons alors  
Qu'en ce monde la vie anime nostre corps.

Las ! que feray-je donc, puisque la Parque fiere  
Ne peut avec mon corps occire ma misere ?  
Où auray-je recours ? Non ! je ne puis penser,  
Madame, que vos yeux qui ont peu m'offenser  
Les premiers de leurs raiz, soyent si pleins de rudesse,  
Qu'ils n'ayent quelque jour pitié de mon angoisse.

Seroit-il bien possible, Anne, que dans vos yeux  
Mille fois plus plaisans que la lampe des cieux,  
Et qu'entre les rayons de leur gentille œillade,  
Où Amour jour et nuict se tient en embuscade,  
La pitié ne logeât ? Et que sous vostre sein,  
Des graces le sejour et d'Amourettes plein,  
Qui sousleve desja deux pommes de porphire  
Qu'animent les souspirs d'un gracieux zéphire,  
Se cachast traistrement un cœur plein de venin,  
De rigueur et de sang, et non un cœur benin,  
Pitoyable, amoureux, gracieux et facile  
A prendre les ébats de Venus la gentille ?  
Non ! je ne le croy pas, mais bien que vostre corps  
Est tel par le dedans comme par le dehors.  
Je veux donc desormais embrasser l'esperance  
Et souffrir mes douleurs d'une brave assurance,  
Me dire bien-heureux, en attendant le jour  
Que vous prendrez pitié de ma fidelle amour.

## XVII

Anne, je ne me plains d'un million de peines  
Que je souffre en ayant vostre jeune beauté ;  
Je ne me plains aussi de vostre cruauté [maines.  
Bien qu'elle engendre en moy mille morts intru-

Je ne me plains de voir une ardeur en mes veines  
Brusler de mon Printemps la prime nouveauté ;  
Je ne me plains de voir ma ferme loyauté  
Et ma belle amitié n'estre que choses vaines.  
Mais hélas ! je me plains de voir communément  
Je ne scais quels faquins privez d'entendement,  
Vous promener au soir et moy n'oser atteindre  
A si rare bonheur que, sans comparaison,  
Je merite mieux qu'eux, d'autant que la raison  
Est plus que la sottise et la sottise moindre.

XVIII

Laisse moy reposer ! ne te suffit-il pas,  
Amour, que tous les jours ta cruauté m'assomme,  
Sans encore les nuits empescher que le somme  
Enchante mes soucis de ses plus doux appas ?  
Laisse moy reposer : autrement le trespas  
Qui toute chose enfin de ce monde consomme  
Me ravira soudain ; pour autant que tout homme  
Sans repos, longuement ne peut vivre icy bas.  
Mais non ! ne permets point, Amour, que je som-  
[meille ;  
Ains fais que nuict et jour incessamment je veille,  
Pensant à la beauté qui doucement me poingt.  
Je reçois plus de bien, pensant en telle chose,  
Que je n'en reçois lorsqu'assoupy je repose :  
J'ayme mieux trespasser que de n'y penser point.

XIX

Les Druydes et Bards tellement reveroyent  
Le Guy, qui les rameaux emperle de nos chesnes,



Qu'aulieu de diamans, de bagues et de chaisnes  
Le premier jour de l'an gayment s'en estrenoyent.  
Ces bons peres grisons tout ce jour en avoient  
En leurs mains, ayment mieux ces gentilles  
[estrennes  
Que tout l'or dont Pactole enrichi t ses areines :  
Lesjeunes, plus gaillards, le chef s'en couronnoyent.  
Ce premier jour de l'an, ô ma belle Angelique  
Il me plaist d'imiter cette façon antique  
Et au lieu de carquans, de Guy vous estrener :  
Mais je suis ce Guy là. Recevez mon offrande ;  
Mainte belle pucelle en don me la demande,  
Mais à d'autre qu'à vous je ne la puis donner.

XX

Seul but de mes desirs, Anne, mon petit œil,  
Hélas ! ne veux tu point adoucir ton courage  
Envers ton pauvre Guy, que l'amoureuse rage  
Pousse deja dessus les levres du cercueil ?  
Mignonne, tu le peux d'un gracieux accueil  
Garantir de la mort et du cruel outrage,  
Qui, comme une fureur, incessamment ravage  
Dans son cœur forcené de souffrir un tel dueil.  
Donc, puisque tu le peux, pour si petit de grace,  
Affranchir du trespas qui de pres le menace,  
Helas ! que tardes-tu de luy donner confort ?  
Ou bien, Mignonne, ou bien d'augmenter ta rudesse,  
Pour le faire mourir, afin que par la mort,  
Ou que par ta pitié sa douleur prenne cesse.

XXI

Lorsqu'une fièvre forte agitoit ma Maistresse,  
La Mort vint à son lict, recrespant de sa main  
Le bois souplement fort de son dard inhumain,  
Afin de la tuer au fort de son angoisse.  
Mais si tost qu'elle vist la fleur de sa jeunesse  
Et le mont jumelet de son trop chaste sein,  
Elle ne voulut pas achever son dessein,  
Et sans luy faire mal incontinent la laisse.  
Et disoit s'en allant : — Une telle beauté  
Ne doit jamais sentir ma fiere cruauté,  
Ny morte devaller au manoir Plutonique.  
Les enfers ne sont pas dignes de tel honneur ;  
Après cent ans d'icy, sans mort et sans douleur,  
Le ciel s'enrichira de sa face angelique.

XXII

Quand je pense au plaisir que je reçeu le jour,  
Anne, que je baisay vostre bouche rosine,  
Savoureuse, mollette, odorante, ambrosine,  
Me semble que je vole au celeste sejour.  
Me semble que Venus et son enfant Amour  
Me meine promener sous la verde crespine  
Des myrthes Paphiens, et que leur main poupine  
Mignotte de cent fleurs mon chef tout à l'entour.  
Mais quoy ! si seulement pensant en telle chose,  
Imaginairement je me metamorphose  
En cent mille plaisirs, que deviendroy-je au prix,  
Si j'avois une nuict, d'un mouvement folastre,  
Fouillé les lys douillets de vostre sein d'albastre,  
Travaillant au mestier de la belle Cypris.

XXIII

Que maudit soit le jour, Anne, que je baisay  
Le coral souspirant de vostre belle bouche  
Qu'Amour tant seulement suççe, baisotte et touche;  
Car à d'autres qu'à luy cet heur est mal aisé.  
Hélas ! depuis le jour que je fu tant osé,  
Un desir enflammé me fait telle ecarmouche  
Que soit que le soleil se resveille, ou se couche,  
Je sens un Mongibel dans mon cœur embrasé,  
O desir importun et tout ardent de braise  
Qui veut qu'encore un coup mon Anne je rebaise,  
Enseigne-moy comment je la puis rebaiser !  
Mais quand à ton vouloir je pourroy satisfaire,  
Cesserois-tu, Desir ? Nenny ; mais au contraire  
Tu deviendrois plus grand au lieu de t'appaiser.

XXIV

Vous diriez, luy voyant une si douce face,  
Un langage si doux, un si doux entretien,  
Une œillade si douce et un si doux maintien  
Qu'elle n'auroit en soy ni rigueur ny falace.  
Et toutesfois ce n'est qu'amertume et qu'audace,  
Que finesse, qui mesme un cault Laertien  
Tromperoit aisément, et le rendroit tout sien,  
Malgre son noir moly et sa fiere menace.  
Son visage n'est doux sinon que pour tromper ;  
Son langage n'est doux que pour mieux attraper ;  
Son entretien n'est doux que pour estre severe ;  
Son œil n'est doux qu'afin de nous mettre à la mort ;  
Et son maintien n'est doux que pour nous faire  
[tort ;  
Bref elle n'a douceur que pour nous estre amère.

XXV

Mon cœur desistons nous d'aymer ceste cruelle,  
Ceste beauté qu'Amour, enfant ingenieux,  
A ça bas envoyé pour prendre par les yeux  
Les hommes qui, peu caults, la regardent si  
Ce n'est pas une fille; une fille n'est telle; [belle.  
Les filles d'ici-bas n'ont l'œil si gracieux,  
Ny le cœur si glacé, ni si peu soucieux  
De l'humaine amitié, ny l'âme si rebelle.  
Je croy que c'est un roc qu'Amour, par son pouvoir,  
Fait en forme de fille en ce monde mouvoir,  
Rire, chanter, danser, aller, manger et boire.  
Non, ce n'est point un roc, c'est la belle Cypris,  
Qui ça bas est venue et telle forme a pris,  
Afin que dessus moy son enfant aist victoire.

XXVI

Puisque mes vrais sospirs n'ont jamais sceu mou-  
[voir  
Ton cœur trop ennemy d'Amour et de sa mère,  
Je ne veux plus souffrir cette douleur amère  
Qui bourrelle mes sens sousmis à ton pouvoir.  
Adieu, Belle Anne; adieu, je ne veux plus te voir,  
Pour toy je ne veux plus angoisser de misere:  
C'est trop continuer sa cruauté première,  
A l'endroit d'un servant qui fait bien son devoir.  
Pour mon feu ta poitrine est un peu trop gelée;  
Il faut à ma folie une amante affolée  
Qui sente comme moy le traict dont amour  
[poingt.

Qui craigne de me perdre et qui me fasse craindre;  
Qui se plaigne toujours et qui m'écoute plaindre;  
J'en veux de la façon ou bien je n'en veux point.

XXVII

Puisque mon amitié te vient à desplaisir,  
Puisque ton œil divin ne m'est point favorable,  
Puisque tu n'es en rien à mon mal secourable,  
Puisque pour ton servant tu ne me veux choisir ;  
Puisque à me tourmenter tu mets tout ton plaisir,  
Puisqu'à mes passions tu n'es point pitoyable,  
Puisque tu t'esjouys de me voir misérable,  
Puisque pour ton amour la mort me vient saisir,  
Puisque de ma douleur ta cruauté s'augmente,  
Puisque plus j'obéis et plus tu me tourmente,  
Puisque pour te servir il te faudroit un Dieu ;  
Puisque je ne suis pas un sot ny une beste,  
Puisque j'ay quelque peu de raison en ma teste.  
Puisque tu n'aimes point, je te veux dire adieu.

XXVIII

Adieu, beaux cheveux bruns dont le plus petit brin  
Lieroit un Jupiter tout ardent de colere ;  
Adieu, beaux yeux brunets, ainçois jumelle sphere  
Ou brillent les flambeaux du petit Dieu Cyprin ;  
Adieu, bouche de musc ; adieu beau front marbrin ;  
Adieu, petit menton ; adieu, douillette paire  
De tetons relevez ; adieu poitrine chère ;  
Adieu, gorge de laict ; adieu, teint cynabrin.  
Adieu, main délicate ; adieu, grâce divine ;  
Adieu, gentil maintien ; adieu, face poupine ;  
Adieu, ris qui feroit d'un homme un demy-Dieu .

Adieu, propos suerez qui me souliez attraire ;  
Adieu, ma folle amour ; adieu, douce contraire ;  
Adieu, fière beauté, d'un éternel adieu !

XXIX

Triste je souspiroy cette plainte amoureuse,  
Assis dans le giron de la belle Eraton,  
Quand l'horrible megere et sa sœur Alecton  
Rendoient de toutes parts la France malheu-  
[reuse.  
Quand les François mutins, d'une dague outrageuse  
S'entrecoupoient le fil que leur tramoit Clothon,  
Eux mesmes se faisant devaler chez Pluton :  
O fière cruauté ! ô guerre vergongneuse !  
Quand nos princes Bourbons et les princes Lorrains  
Avoient pour s'escorger le coutelas aux mains,  
Et le desir au cœur de voir leur race esteinte :  
Pour n'ouyr leurs débats, ny le bruit des canons,  
Ny voir les estandars de tant de gonfanons,  
J'escrivois en ces vers mon amoureuse plainte.







## NOTES

Page 2, v. 18. — *Fere*, du latin *Fera*, bête sauvage.

Page 20. — *Fleutis*, son qui imite la flûte.

Page 3, v. 15. — C'est le sonnet de la belle matineuse tant de fois fait et refait au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècles.

Page 4, v. 14. — Vers de Ronsard.

Page 8, v. 16. — On peut croire d'après ce vers que son *Ente* s'appelait Adrienne La Belle.

Page 8, v. 25. — Le château de Bagneux devait être ou Bagneux en Anjou, près Saumur, (Maine-et-Loire), ou Bagneux en Berry près Valençay (Indre.)

Page 9, v. 18. — D'après cette description de la volte, c'était une espèce de valse sautée, où les dames laissaient voir bien des choses. Amadis Jamyn a écrit deux pièces de vers sur la volte provençale, qui sont fort curieuses, ff. 113 et 115 de ses œuvres, Paris 1579, in-12.

Page 14, v. 22. — *Carite* ; du grec χάρις : Grâce.

Page 19, v. 6. — *Orin* : couleur d'or.

Page 18, v. 22 — *Biner* : baiser.

Page 33, v. 9. — *Avette* : abeille.

Page 36, v. 14. — Bunel (Jacques ou Jacob), peintre Français, né à Blois en 1558, mort vers 1620. Fébilien a seul parlé de lui. Il peignit la



petite galerie du Louvre brûlée en 1660, l'histoire d'Aladin dans le même palais et 14 tableaux à fresque à Fontainebleau. Il fit une descente du St-Esprit pour l'Eglise des Grands Augustins, une Assomption pour les Feuillants, etc., et le nom de ce grand artiste est à peu près inconnu.

Page 42, v. 22. — *Quadrelle* : flèche.

Page 58, v. 7. — *Une plante isnelle* : un pied rapide.

Page 63, v. 18. — *Naque* : Nacre. Cotgrave donne nacre, nacle et naque. Nicot ne donne que les deux derniers.

Page 74, v. 8. — Il a fait plus loin la louange de la Blonde. T\*\* p. 68.





## TABLE

NOTICE sur Guy de Tours. . . . .	v
A Messire Roger de Bellegarde . . . . .	iiij
Versà Guy de Tours . . . . .	vj
SOUSPIRS AMOUREUX	
Sonnets en faveur de son Ente . . . . .	i
Pourtrait de son Ente . . . . .	30
Sonnets en faveur de son Anne . . . . .	38
Second livre en fav. de son Anne . . . . .	61
Notes. . . . .	98



67683504

PREMIÈRES OEUVRES

ET

# Souspirs Amoureux

DE

GUY DE TOURS

AVEC PREFACE & NOTES

PAR

PROSPER BLANCHEMAIN



PARIS

LÉON WILLEM, ÉDITEUR

2, RUE DES POITEVINS, 2

1879

A/Y 7887





LIBRAIRIE L. WILLEM, 2, RUE DES POITEVINS, PARIS.

---

TRÉSOR  
DES  
VIEUX POÈTES FRANÇAIS

PUBLIÉ PAR MM.

PR. BLANCHEMAIN, CH. BRUNET,

ALF. FRANKLIN,

P. LACROIX, LUD. LALANNE, R. DE MAULDE,

A. DE MONTAIGLON, J.-F. ORSIER,

P. PINSON, LE BARON J. DE ROTHSCHILD,

ETC.

Œuvres de J. de la Taille, seigneur de Bondaroy, publiées par R. DE MAULDE. 4 volumes. Papier vélin : 5 fr.; Hollande : 8 fr.

Œuvres poétiques de Guy de Tours : *Paradis d'amour, les Mignardises amoureuses*, etc., par PR. BLANCHEMAIN. 2 volumes. Vélin : 5 fr.; Hollande : 8 fr.

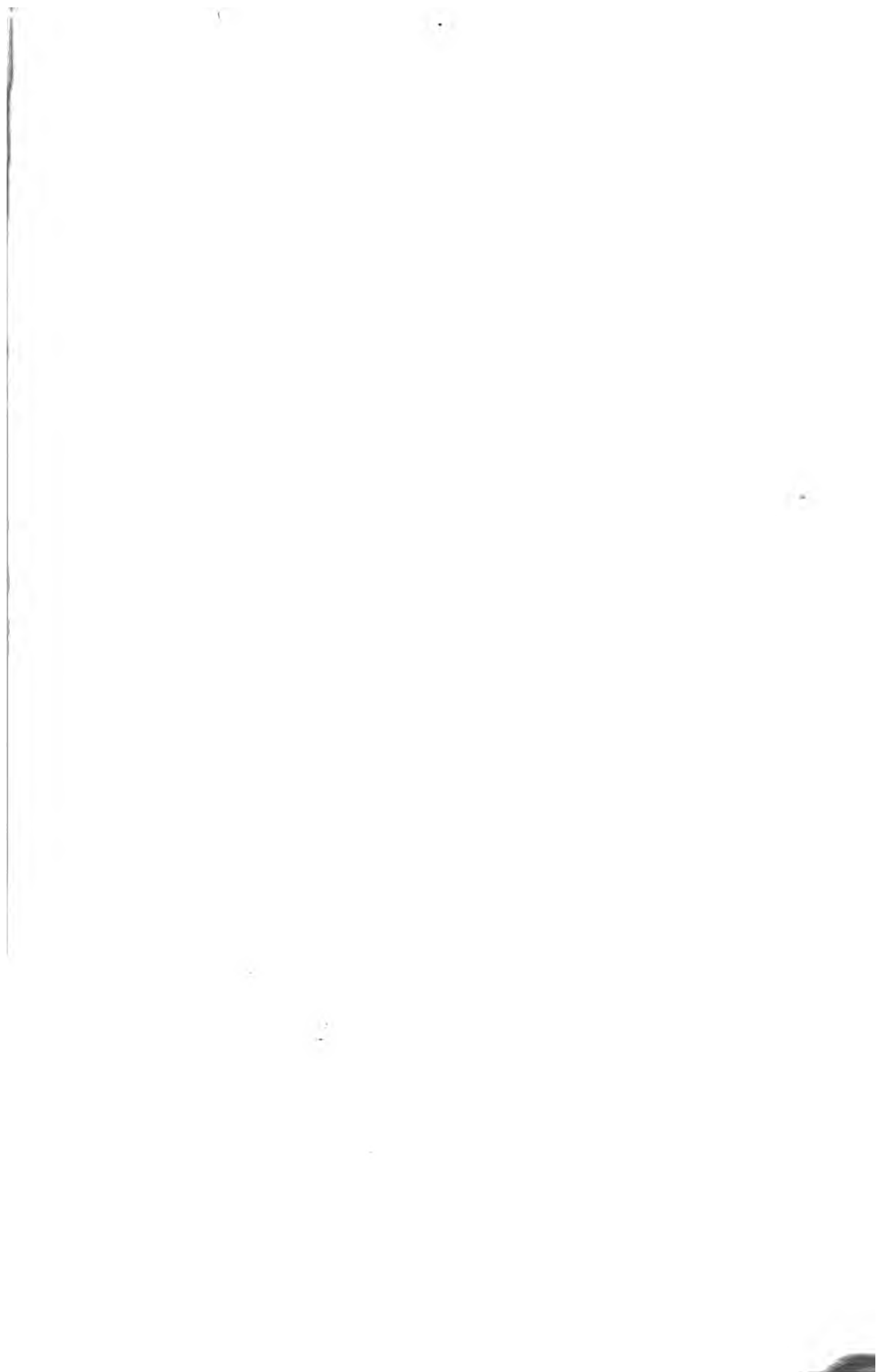
Œuvres poétiques d'Amadis Jamyn, par CH. BRUNET. 2 volumes. Vélin : 5 fr.; Hollande : 8 fr.

La Légende joyeuse de Maistre Pierre Faifeu, par Bourdigné, publiée par A. DE MONTAIGLON. 2 volumes. Vélin : 5 fr.; Hollande : 8 fr.

Les Noels et chansons françaises et patoises savoisiennes de Martin. 1550, par J.-F. ORSIER. Un volume avec musique en fac-simile. Vélin : 7 fr.; Holl. : 12 fr.

La Musette de d'Alibray, par PROSPER BLANCHEMAIN.

Œuvres poétiques de Guillaume des Autelz, par JAMES DE ROTHSCHILD.









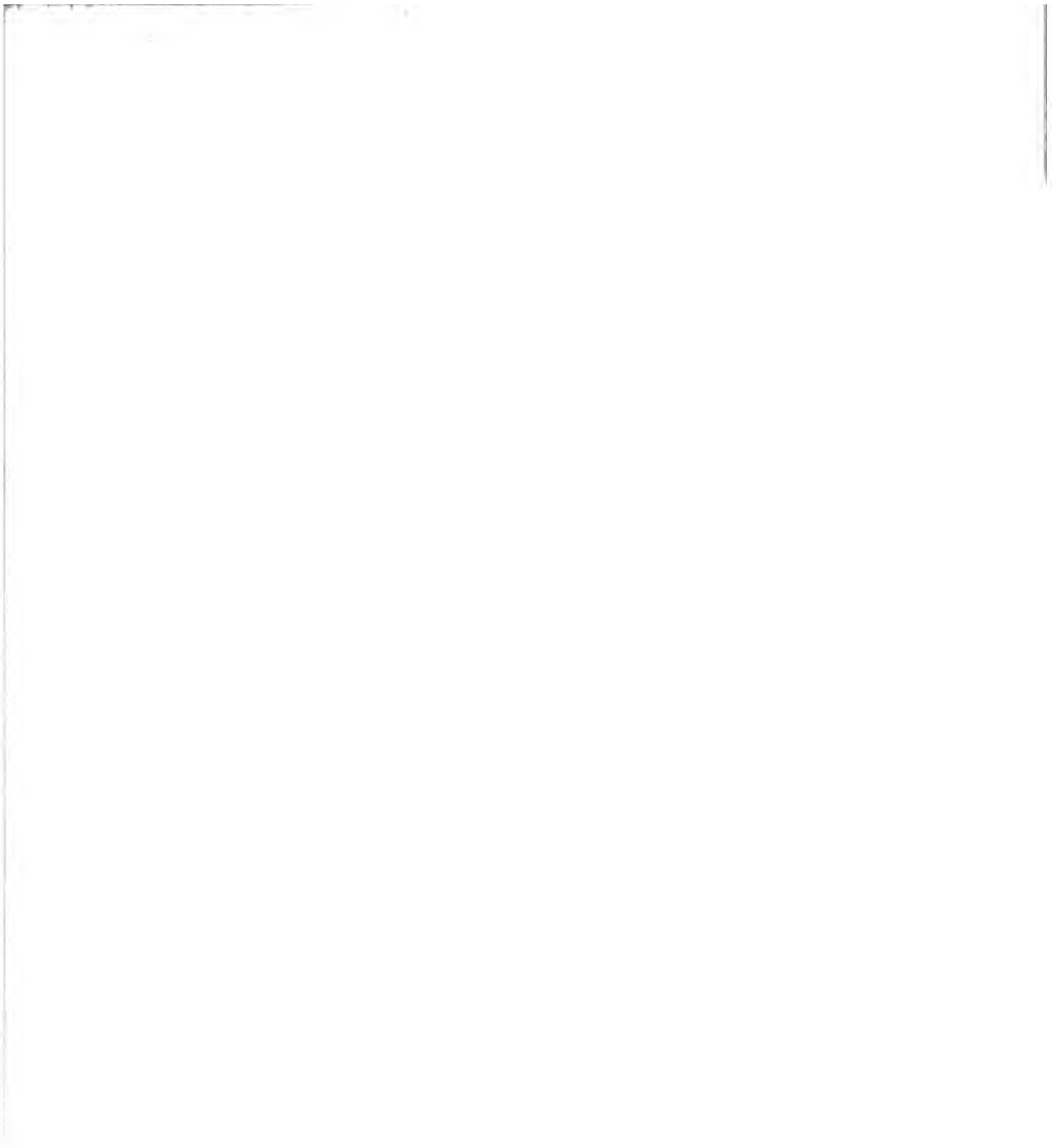




\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_



100

100

100





